

Dytrt, Petr

Le roman à l'entre-deux-guerres

In: Dytrt, Petr. *Antologie textů k francouzské literatuře 1. pol. 20. století*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 133-173

ISBN 978-80-210-7057-8; ISBN 978-80-210-7060-8 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131554>

Access Date: 26. 10. 2025

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

LA DAME : Et en faisant ça plus... grossièrement, vous ne pourriez pas me guérir à moins cher ?... à condition que ce soit bien fait tout de même.

KNOCK : Ce que je puis vous proposer, c'est de vous mettre en observation. Ça ne vous coûtera presque rien. Au bout de quelques jours, vous vous rendrez compte par vous-même de la tournure que prendra le mal, et vous vous déciderez.

LA DAME : Oui, c'est ça.

KNOCK : Bien. Vous allez rentrer chez vous. Vous êtes venue en voiture ?

LA DAME : Non, à pied.

KNOCK, *tandis qu'il rédige l'ordonnance, assis à sa table* : Il faudra tâcher de trouver une voiture. Vous vous coucherez en arrivant. Une chambre où vous serez seule, autant que possible. Faites fermer les volets et les rideaux pour que la lumière ne vous gêne pas. Défendez qu'on vous parle. Aucune alimentation solide pendant une semaine. Un verre d'eau de Vichy toutes les deux heures, et, à la rigueur, une moitié de biscuit, matin et soir, trempée dans un doigt de lait. Mais j'aimerais autant que vous vous passiez de biscuit. Vous ne direz pas que je vous ordonne des remèdes coûteux ! A la fin de la semaine, nous verrons comment vous vous sentez. Si vous êtes gaillarde, si vos forces et votre gaieté sont revenues, c'est que le mal est moins sérieux qu'on ne pouvait croire, et je serai le premier à vous rassurer. Si, au contraire, vous éprouvez une faiblesse générale, des lourdeurs de tête et une certaine paresse à vous lever, l'hésitation ne sera plus permise, et nous commencerons le traitement. C'est convenu ?

LA DAME, *soupirant* : Comme vous voudrez.

KNOCK, *désignant l'ordonnance* : Je rappelle mes prescriptions sur ce bout de papier. Et j'irai vous voir bientôt.

Knock, II, 4 (Gallimard).

Le roman à l'entre-deux-guerres

ENGAGEMENT SOCIAL ET POLITIQUE

La satire et la critique sont les conditions premières de l'engagement. Celui-ci, loin d'être une tradition, a longtemps constitué une sorte de voie parallèle pour l'écrivain : s'il n'hésitait pas à peindre la société, il se gardait souvent de prétendre à l'action par l'intermédiaire du roman.

Or, il est de plus en plus difficile à celui qui veut témoigner de ne pas prendre parti : si, selon le mot de Georges Duhamel, «le romancier est l'historien du présent», l'histoire ne peut plus être pour lui un simple décor, un cadre pittoresque, une variété de couleur

locale : clic devient une forme du destin, devant laquelle se posent les problèmes de la liberté de l'individu, et de ses moyens d'intervention.

Stendhal déjà se voulait «chroniqueur» ; mais de la simple chronique on glisse facilement à un récit partial, passionné, orienté vers des fins politiques ou sociales. Dès le début du XX^e siècle, surgissent parfois des romans de cette sorte, comme *L'Enfer* d'Henri Barbusse. Après le cataclysme des deux guerres mondiales, au moment où, selon le mot de Maurice Nadeau, «l'homme d'Occident reprenait pied, hagard, dans un univers saccagé», on voit s'amplifier cette tendance. Les idéologies triomphantes ou vaincues forcent à choisir ; écrire et agir ne sont plus qu'une seule et même forme de l'engagement. Sans doute le terme de «littérature engagée» en dit-il trop, car l'artiste conserve toujours la distance souveraine que lui confèrent «les droits imprescriptibles de l'imagination» ; mais il montre bien que l'art ne saurait être un simple divertissement dans une société vouée à la violence et à la guerre.

Mais que reste-t-il du «roman» dans une telle conception ? La difficulté n'est-elle pas dans l'alliance formelle du «personnage» et de l'Histoire ? Il semble que le lecteur soit souvent gêné par le mélange d'affabulation inhérent à la forme romanesque et d'«objectivité» impliquée par la volonté de témoigner (on a reproché à Robert Merle d'avoir travesti l'histoire du véritable commandant du camp d'Auschwitz, dans *La Mort est mon métier*, alors que tous les détails étaient d'une scrupuleuse vérité historique). Cependant, la justification de telles entreprises reste la force que confère à l'œuvre la simplification géniale par laquelle le regard de l'artiste saisit la complexité du réel : le célèbre tableau de Picasso, *Guernica*, en dit infiniment plus que les reportages photographiques les plus complets.

François MAURIAC (1885–1970)

Né à Bordeaux dans une famille de bourgeoisie catholique, François Mauriac tient à ses origines par de profondes attaches. Ayant perdu son père prématurément, il fut élevé par une mère très pieuse dans le climat moral qui sera, un peu idéalisé, celui du *Mystère Frontenac*.

Comme il devait l'écrire lui-même dans *Le Romancier et ses Personnages*, «l'artiste, dans son enfance, fait provision de visages, de silhouettes, de paroles ; une image le frappe, un propos, une anecdote... et cela sans qu'il en sache rien, fermente, vit d'une vie cachée et surgira au moment venu.» Ainsi faut-il sans doute l'imaginer sous les traits de ce cet enfant inconscient de sa trahison, qui captait, enregistrait, retenait à son insu la vie de tous les jours dans sa complexité obscure». Des vacances un peu sauvages, propices aux longues rêveries, ramenaient régulièrement la famille de François Mauriac parmi les pinèdes et les étangs ; le futur écrivain y développa un sentiment profond et délicat de la

Nature, dont il a toujours aimé les refuges, les mystères et les symboles. (On sait, du reste, l'affection fidèle qu'il réserve à son domaine de Malagar.)

Après ses études secondaires dans un collège de Marianites, il vint à Paris où il passa une licence de lettres. Il se destinait à l'École des Chartes, mais sa vocation littéraire se déclara de très bonne heure et l'occupa tout entier. Barrès promit le succès au jeune auteur qui lui soumettait son premier recueil de vers, *Les Mains jointes* (1909) ; mais c'est dans le roman que ces dons poétiques allaient trouver à s'épanouir. Dès avant 1914, *L'Enfant chargé de chaînes* et *La Robe prétexte* dessinaient le domaine propre à François Mauriac : l'âme de l'homme, royaume divisé contre lui-même dans *les combats sans fin de la chair et de l'esprit*.

En 1921, dénonçant dans *Préséances* un certain pharisaïsme bourgeois qui semble le hanter, le romancier s'affirmait comme un observateur pénétrant *des mœurs et des milieux de province* ; mais c'est avec *Le Baiser au Lépreux* (1922) que Mauriac trouve sa dimension romanesque, son *style* et son véritable accent. Les quatre œuvres qui suivent, *Le Fleuve de feu*, *Genitrix*, *Le Désert de l'Amour*, et *Thérèse Desqueyroux*, parues de 1923 à 1927, confirment son talent et il atteint la grande célébrité que sanctionnera, en 1933, son élection à l'Académie Française.

S'il s'est défendu d'avoir voulu donner dans *La Fin de la Nuit* (1935) une suite à *Thérèse Desqueyroux*, Mauriac n'en a pas moins fait de ce livre la seconde étape d'une destinée et d'une sorte d'ascension spirituelle. D'ailleurs, depuis, avec *Ce qui était perdu*, suivi en 1931 de *Souffrances et bonheur du chrétien*, une autre lumière se fait jour en lui. Malgré les noires apparitions qui attestent encore la puissance du mal (*Le Nœud de Vipères*, 1932), *la paix et l'espérance* éclairent plus souvent une œuvre jusque-là très sombre.

En 1933, *Le Mystère Frontenac* semble une sorte d'oasis après des étendues brûlantes. Et plus tard, en 1941, l'auteur de *La Pharisienne* laissera entrevoir *grâce et salut* pour cette femme orgueilleuse qu'il nommera Brigitte Pian.

Toute la décennie 1928–1938 est jalonnée chez Mauriac d'ouvrages apparentés à ses romans par la profondeur et par le ton, mais différents par leur objet. Ainsi, *La Vie de Jean Racine* (1928), *Dieu et Mammon* (1929), *Biaise Pascal et sa sœur Jacqueline* (1931), les premiers volumes d'un *Journal* (1934, 1937), etc. D'autre part, François Mauriac faisait à la scène de tardifs mais éclatants débuts avec *Asmodée* (1938), que devaient suivre d'autres œuvres théâtrales, comme *Les Mal Aimés*. La guerre venue, le chrétien qui, déjà, aux côtés de Bernanos, avait témoigné hautement contre les cruautés de la guerre civile espagnole, prit position sans hésiter. Durant l'occupation allemande il écrivit, sous le pseudonyme de Forez, un journal de guerre, *Le Cahier Noir*. Toutefois, il sut, en 1944, garder une attitude généreuse envers ceux qui n'avaient pas partagé son patriotisme.

Dès 1939, Jean-Paul Sartre mettait en cause l'auteur de *La Fin de la Nuit*, à propos de la *liberté* des personnages de roman. Quelque temps on put craindre que l'après-guerre,

où le goût du public se déclarait pour l'absurde et le désespoir, ne détournât Mauriac de la production romanesque ; il n'en fut rien. Plus resserrés dans leur écriture comme dans leur composition. *Le Sagouin* (1951) et *Galigai* (1952) révélaient chez lui des ressources nouvelles. En 1952 le Prix Nobel de littérature vint consacrer son talent. Depuis lors, François Mauriac s'est révélé, dans divers journaux ou périodiques, *polémiste* brillant et convaincu, non sans susciter, chez certains de ses lecteurs, des réserves et même des emportements (cf. *Bloc-Notes*, p. 640). Il fera paraître en 1967 ses *Mémoires politiques*, mais la fin de sa vie est aussi marquée par son dernier roman *Un adolescent d'autrefois* (1969) et surtout par ses *Mémoires Intérieurs* (1959) suivis des *Nouveaux Mémoires Intérieurs* (1965).

Thérèse Desqueyroux

Du fond d'un compartiment obscur, Thérèse regarde ces jours purs de sa vie – purs mais éclairés d'un frêle bonheur imprécis ; et cette trouble lueur de joie, elle ne savait pas alors que ce devait être son unique part en ce monde. Rien ne l'avertissait que tout son lot tenait dans un salon ténébreux, au centre de l'été implacable, – sur ce canapé de reps rouge, auprès d'Anne dont les genoux rapprochés soutenaient un album de photographies. D'où lui venait ce bonheur ? Anne avait-elle un seul des goûts de Thérèse ? Elle haïssait la lecture, n'aimait que coudre, jacasser et rire. Aucune idée sur rien, tandis que Thérèse dévorait du même appétit les romans de Paul de Kock, les *Causeries du Lundi*, *l'Histoire du Consulat*, tout ce qui traîne dans les placards d'une maison de campagne. Aucun goût commun, hors celui d'être ensemble durant ces après-midi où le feu du ciel assiège les hommes barricadés dans une demi-ténèbre. Et Anne parfois se levait pour voir si la chaleur était tombée. Mais, les volets à peine entrouverts, la lumière pareille à une gorgée de métal en fusion, soudain jaillie, semblait brûler la natte, et il fallait, de nouveau, tout clore et se tapir. [...] En septembre, elles pouvaient sortir après la collation et pénétrer dans le pays de la soif : pas le moindre filet d'eau à Argelouse ; il faut marcher longtemps dans le sable avant d'atteindre les sources du ruisseau appelé la Hure. Elles crèvent, nombreuses, un bas-fond d'étroites prairies entre les racines des aulnes. Les pieds nus des jeunes filles devenaient insensibles dans l'eau glaciale, puis, à peine secs, étaient de nouveau brûlants. Une de ces cabanes qui servent en octobre aux chasseurs de palombes, les accueillait comme naguère le salon obscur. Rien à se dire ; aucune parole : les minutes fuyaient de ces longues haltes innocentes sans que les jeunes filles songeassent plus à bouger que ne bouge le chasseur lorsqu'à l'approche d'un vol, il fait le signe du silence. Ainsi leur semblait-il qu'un seul geste aurait fait fuir leur informe et chaste bonheur. Anne, la première, s'étirait – impatiente de tuer des alouettes au crépuscule ; Thérèse, qui haïssait ce jeu, la suivait pourtant, insatiable de sa présence.

Anne décrochait dans le vestibule le calibre 24 qui ne repousse pas. Son amie, demeurée sur le talus, la voyait au milieu du seigle viser le soleil comme pour l'éteindre. Thérèse se bouchait les oreilles ; un cri ivre s'interrompait dans le bleu, et la chasseresse ramassait l'oiseau blessé, le serrait d'une main précautionneuse et, tout en caressant de ses lèvres les plumes chaudes, l'étouffait.

«Tu viendras demain ?

– Oh! non ; pas tous les jours.»

Elle ne souhaitait pas de la voir tous les jours ; parole raisonnable à laquelle il ne fallait rien opposer ; toute protestation eût paru, à Thérèse même, incompréhensible. Anne préférait ne pas revenir ; rien ne l'en eût empêchée sans doute ; mais pourquoi se voir tous les jours ? «Elles finiraient, disait-elle, par se prendre en grippe.» Thérèse répondait : «Oui... oui... surtout ne t'en fais pas une obligation : reviens quand le cœur t'en dira... quand tu n'auras rien de mieux.» L'adolescente à bicyclette disparaissait sur la route déjà sombre en faisant sonner son grelot.

Thérèse revenait vers la maison ; les métayers la saluaient de loin ; les enfants ne l'approchaient pas. C'était l'heure où des brebis s'épandaient sous les chênes et soudain elles couraient toutes ensemble, et le berger criait. Sa tante la guettait sur le seuil et, comme font les sourdes, parlait sans arrêt pour que Thérèse ne lui parlât pas. Qu'était-ce donc que cette angoisse ? Elle n'avait pas envie de lire ; elle n'avait envie de rien ; elle errait de nouveau : «Ne t'éloigne pas : on va servir.» Elle revenait au bord de la route, vide aussi loin que pouvait aller son regard. La cloche tintait au seuil de la cuisine. Peut-être faudrait-il, ce soir, allumer la lampe. Le silence n'était pas plus profond pour la sourde immobile et les mains croisées sur la nappe, que pour cette jeune fille un peu hagarde.

Thérèse Desqueyroux (Grasset).

Destinée sans issue

Dans le train, cependant, la jeune femme poursuit sa songerie. Elle évoque sa belle-famille, les conversations banales ou médisantes, le prêtre sans communication avec ses paroissiens qui le trouvent «fier» : «ce n'est pas le genre qu'il faut ici.» Thérèse aurait-elle trouvé près de lui un réconfort ? – Elle revoit aussi ce Jean Azévédo qui s'intéressait à elle : «Je sens dans toutes vos paroles, lui disait-il, une faim et une soif de sincérité.» Mais voici la gare de Saint-Clair où l'attend une carriole. Et Thérèse tremble devant les explications devenues imminentes. Le «non-lieu» est acquis certes, mais en famille, à huis-clos, le vrai procès va commencer, un procès interminable et sans mais espoir.

Non : rien à dire pour sa défense ; pas même une raison à fournir ; le plus simple sera de se taire ou de répondre seulement aux questions. Que peut-elle redouter ? Cette nuit passera comme toutes les nuits ; le soleil se lèvera demain : elle est assurée d'en sortir, quoi qu'il arrive. Et rien ne peut arriver de pire que cette indifférence, que ce détachement total qui la sépare du monde et de son être même. Oui, la mort dans la vie : elle goûte la mort autant que la peut goûter une vivante.

Ses yeux accoutumés à l'ombre reconnaissent, au tournant de la route, cette métairie où quelques maisons basses ressemblent à des bêtes couchées et endormies. Ici Anne, autrefois, avait peur d'un chien qui se jetait toujours dans les roues de sa bicyclette. Plus loin, des aulnes décelaient un bas-fond ; dans les jours les plus torrides, une fraîcheur fugitive, à cet endroit, se posait sur les joues en feu des jeunes filles. Un enfant à bicyclette, dont les dents luisent sous un chapeau de soleil, le son d'un grelot, une voix qui crie : «Regardez! je lâche les deux mains!» cette image confuse retient Thérèse, tout ce qu'elle trouve, dans ces jours finis, pour y reposer un cœur à bout de forces. Elle répète machinalement des mots rythmés sur le trot du cheval : «Inutilité de ma vie – néant de ma vie – solitude sans bornes – destinée sans issue.» Ah! le seul geste possible, Bernard ne le fera pas. S'il ouvrait les bras pourtant, sans rien demander! Si elle pouvait appuyer sa tête sur une poitrine humaine, si elle pouvait pleurer contre un corps vivant!

Elle aperçoit le talus du champ où Jean Azévédo, un jour de chaleur, s'est assis. Dire qu'elle a cru qu'il existait un endroit du monde où elle aurait pu s'épanouir au milieu d'êtres qui l'eussent comprise, peut-être admirée, aimée! Mais sa solitude lui est attachée plus étroitement qu'au lépreux son ulcère : «Nul ne peut rien pour moi ; nul ne peut rien contre moi.»

Séquestrée désormais dans Argelouse, Thérèse songera au suicide mais «elle se cabre devant le néant». Est-il un Dieu ? «S'il existe cet Etre... et si c'est sa volonté qu'une pauvre âme aveugle franchisse le passage, puisse-t-Il, du moins, accueillir avec amour ce monstre, sa créature.» Ce qui l'arrêtera dans son geste, ce n'est pas la pensée de sa fille (Marie, qu'on retrouve dans La Fin de la Nuit), c'est la mort imprévue de la vieille tante. Cependant, elle s'enferme dans une telle prostration que son mari s'en effraie ; il décide de lui rendre sa liberté et la conduit à Paris, «Paris, non plus les pins déchirés, mais les êtres redoutables, la foule des hommes après la foule des arbres».

Vers l'inconnu

Voici la fin du roman. Thérèse a essayé sans succès une dernière explication avec son mari. Elle va donc rester parmi cette foule anonyme et y tenter, en une semi-inconscience, une sorte de «plongée». Il y a quelque chose de si douloureux dans ses espoirs, toujours déçus, d'une communion humaine que cette dernière page semble encore bien éloignée d'une Fin de la Nuit.

Thérèse ne songeait pas à quitter la place ; elle ne s'ennuyait ni n'éprouvait de tristesse. Elle décida de ne pas aller voir, cet après-midi, Jean Azévédo, – et poussa un soupir de délivrance : elle n'avait pas envie de le voir : causer encore ! chercher des formules ! Elle connaissait Jean Azévédo ; mais les êtres dont elle souhaitait l'approche, elle ne les connaissait pas ; elle savait d'eux seulement qu'ils n'exigeraient guère de paroles. Thérèse ne redoutait plus la solitude. Il suffisait qu'elle demeurât immobile : comme son corps, étendu dans la lande du Midi, eût attiré les fourmis, les chiens, ici elle pressentait déjà autour de sa chair une agitation obscure, un remous. Elle eut faim, se leva, vit dans une glace d'Old England² la jeune femme qu'elle était : ce costume de voyage très ajusté lui allait bien. Mais, de son temps d'Argelouse, elle gardait une figure comme rongée : ses pommettes trop saillantes, ce nez court. Elle songea : « Je n'ai pas d'âge. » Elle déjeuna (comme souvent dans ses rêves) rue Royale. Pourquoi rentrer à l'hôtel puisqu'elle n'en avait pas envie ? Un chaud contentement lui venait, grâce à cette demi-bouteille de Pouilly. Elle demanda des cigarettes. Un jeune homme, d'une table voisine, lui tendit son briquet allumé, et elle sourit. La route de Villandraut, le soir, entre ces pins sinistres, dire qu'il y a une heure à peine, elle souhaitait de s'y enfoncer aux côtés de Bernard ! Qu'importe d'aimer tel pays ou tel autre, les pins ou les érables, l'Océan ou la plaine ? Rien ne l'intéressait que ce qui vit, que les êtres de sang et de chair. « Ce n'est pas la ville de pierres que je chéris, ni les conférences, ni les musées, c'est la forêt vivante qui s'y agite, et que creusent des passions plus forcenées qu'aucune tempête. Le gémissement des pins d'Argelouse, la nuit, n'était émouvant que parce qu'on l'eût dit humain. »

Thérèse avait un peu bu et beaucoup fumé. Elle riait seule comme une bienheureuse. Elle farda ses joues et ses lèvres, avec minutie ; puis, ayant gagné la rue, marcha au hasard.

Thérèse Desqueyroux (Grasset).

Georges BERNANOS (1888–1949)

D'ascendance lorraine et bourgeoise par son père, paysanne et berrichonne du côté maternel, Georges Bernanos (1888–1948) est né à Paris ; mais la consonance de son nom, les légendes familiales et son sens de la grandeur auréolent sa figure d'une sorte d'hispanisme héroïque. Son enfance a eu pour cadre, à Fressin (Pas-de-Calais), « une vieille chère maison dans les arbres, un minuscule hameau du pays d'Artois, plein d'un murmure de feuillage et d'eau vive. » Élève de collèges religieux où il fit de bonnes « humanités », il aborda spontanément Balzac et Dostoïevsky, Barbey d'Aurevilly et Zola.

De 1906 à 1913, il partage son temps entre la préparation à deux licences, lettres et droit, et les activités remuantes de l'Action française. Il rencontre Sorel et Drumont,

Maurras et Daudet, publie des articles, écrit des poèmes aujourd'hui perdus, et songe à une œuvre théâtrale. D'ailleurs, ses dons de dramaturge et en particulier son art du dialogue devaient apparaître dans ses romans, ses essais et jusque dans le journal posthume intitulé *Les Enfants humiliés*.

En août 1914, quoique réformé, Bernanos s'engage et fait toute la guerre de tranchées. Après l'armistice il devient inspecteur d'assurances et traverse des années financièrement assez difficiles : marié en 1917, il aura six enfants de 1918 à 1933. «J'ai mené alors, dira-t-il plus tard, non pas une chienne de vie, mais une vie de chien.»

Cependant, alors qu'il approche de la quarantaine, il va connaître, pour ses vrais débuts littéraires, un éclatant succès avec un roman d'inspiration très haute, *Sous le Soleil de Satan* (1926). Henri Massis et Léon Daudet s'attachent à sa renommée naissante et Paul Claudel salue dans le nouveau livre «cette qualité royale, la force.» Viendront ensuite *L'Imposture* (1927) et *La Joie* (1929).

Mais diverses difficultés et un grave accident vont décider Bernanos à quitter la France. Il s'installe avec tous les siens aux Baléares où il vivra, en témoin et en juge, les déchirements de la guerre civile espagnole tout en composant son chef-d'œuvre, le *Journal d'un Curé de campagne* (1936) suivi de la *Nouvelle Histoire de Mouchette*, également datée de Majorque.

Après avoir manifesté des sympathies «franquistes», il prendra violemment à partie doctrinaires, sermonnaires et tortionnaires dans un livre promis à un retentissement considérable : *Les Grands Cimetières sous la lune* (1938). Au lendemain de Munich, après un court séjour en France, Bernanos part avec sa famille pour le Brésil où il terminera *Monsieur Ouine*. Dès juin 1940, il collabore aux bulletins de la France libre et publie, à Rio, sa *Lettre aux Anglais* (1942). Revenu à Paris en 1945, il multiplie articles et conférences et il achève ses *Dialogues des Carmélites* (publiés en 1949) quelques mois avant que la mort ne l'enlève, le 5 juillet 1948, à un public fervent qui n'avait cessé de s'élargir. Ses *Essais* et écrits de combat ont paru dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1972.

L'ordre de Dieu

Au cours de cette scène dramatique, le jeune prêtre va, selon le mot de l'Évangile, «chercher et sauver ce qui était perdu». On verra que les éléments mêmes du décor deviendront symboliques : encadré par l'immense pelouse qui, au-delà des fenêtres, «semble un étang d'eau croupissante», l'entretien se déroule auprès de la cheminée où la châtelaine attise les bûches ; ainsi, par l'image du tisonnier, se dessine le rôle du prêtre qui, en portant dans la plaie le fer et le feu, va conduire cette souffrance révoltée vers sa rédemption.

Monsieur le Curé, a-t-elle repris, je ne doute pas que vos intentions soient bonnes, excellentes même. Puisque vous reconnaissez volontiers votre inexpérience, je n'y insisterai pas. Il est d'ailleurs certaines conjonctures auxquelles, expérimenté ou non, un homme ne comprendra jamais rien. Les femmes, seules, savent les regarder en face. Vous ne croyez qu'aux apparences, vous autres, et il est de ces désordres...

– Tous les désordres procèdent du même père et c'est le père du mensonge.

– Il y a désordre et désordre. – Sans doute, lui dis-je, mais nous savons qu'il n'est qu'un ordre, celui de la charité.» Elle s'est mise à rire, d'un rire cruel, haineux. «Je ne m'attendais certes pas...», a-t-elle commencé. Je crois qu'elle a lu dans mon regard la surprise, la pitié ; elle s'est dominée aussitôt. «Que savez-vous ? Que vous a-t-elle raconté ? Les jeunes personnes sont toujours malheureuses, incomprises. Et on trouve toujours des naïfs pour les croire...» Je l'ai regardée bien en face. Comment ai-je eu l'audace de parler ainsi ? «Vous n'aimez pas votre fille, ai-je dit. – Osez-vous!... – Madame, Dieu m'est témoin que je suis venu ici ce matin dans le dessein de vous servir tous. Et je suis trop sot pour avoir rien préparé par avance. C'est vous-même qui venez de me dicter ces paroles et je regrette qu'elles vous aient offensée. – Vous avez le pouvoir de lire dans mon cœur, peut-être ? – Je crois que oui, madame», ai-je répondu. J'ai craint qu'elle ne perdît patience, m'injuriât. Ses yeux gris, si doux d'ordinaire, semblaient noircir. Mais elle a finalement baissé la tête, et de la pointe du tisonnier, elle traçait des cercles dans la cendre [...]

Je me suis levé. Elle s'est levée en même temps que moi, et j'ai lu dans son regard une espèce d'effroi. Elle semblait redouter que je la quittasse et, en même temps, lutter contre l'envie de tout dire, de livrer son pauvre secret. Elle ne le retenait plus. Il est sorti d'elle enfin, comme il était sorti de l'autre, de sa fille. «Vous ne savez pas ce que j'ai souffert. Vous ne connaissez rien de la vie. A cinq ans, ma fille était ce qu'elle est aujourd'hui. Tout, et tout de suite, voilà sa devise. Oh! vous vous faites de la vie de famille, vous autres prêtres, une idée naïve, absurde. Il suffit de vous entendre – (elle rit) – aux obsèques. Famille unie, père respecté, mère incomparable, spectacle consolant, cellule sociale, notre chère France, et patati, et patata... L'étrange n'est pas que vous disiez ces choses, mais que vous imaginiez qu'elles touchent, que vous les disiez avec plaisir : la famille, Monsieur...»

La mère de Chantai poursuit ses confidences... Pour mieux remplir son devoir, le prêtre décide de se couper toute retraite, de s'engager à fond. «Mais elle ? Il lui était si facile, je crois, de me déconcerter, un certain sourire aurait probablement suffi...» En fait ce sont des instants d'entière sincérité : «C'est vrai que je désirais passionnément un fils, je l'ai eu. Il n'a vécu que dix-huit mois. Sa sœur, déjà, le haïssait ; oui, si petite qu'elle fût, elle le haïssait. Quant à son père...» Elle a dû reprendre son souffle avant de poursuivre.»

Le prêtre est alors partagé entre la compassion et un ardent désir d'arracher cette âme à son enfer : «C'est vrai que je la voyais ou croyais la voir, en ce moment, morte. Et sans doute l'image qui se formait dans mon regard a dû passer dans le sien».

La patience m'échappait. «Dieu vous brisera!» m'écriai-je. Elle a poussé une sorte de gémissement, oh, non pas un gémissement de vaincu qui demande grâce, c'était plutôt le soupir, le profond soupir d'un être qui recueille ses forces avant de porter un défi. «Me briser ? Il m'a déjà brisée. Que peut-il désormais contre moi ? Il m'a pris mon fils. Je ne le crains plus. – Dieu l'a éloigné de vous pour un temps, et votre dureté... – Taisez-vous! – La dureté de votre cœur peut vous séparer de lui pour toujours. – Vous blasphémez, Dieu ne se venge pas. – Il ne se venge pas, ce sont des mots humains, ils n'ont de sens que pour vous. – Mon fils me haïrait peut-être ? Le fils que j'ai porté, que j'ai nourri! – Vous ne vous haïrez pas, vous ne vous connaîtrez plus. – Taisez-vous! – Non, je ne me tairai pas, madame. Les prêtres se sont tus trop souvent, et je voudrais que ce fût seulement par pitié. Mais nous sommes lâches. Le principe une fois posé, nous laissons dire. Et qu'est-ce que vous avez fait de l'enfer, vous autres ? Une espèce de prison perpétuelle, analogue aux vôtres, et vous y enfermez surnoisement par avance le gibier humain que vos polices traquent depuis le commencement du monde – les ennemis de la société. Vous voulez bien y joindre les blasphémateurs et les sacrilèges. Quel esprit sensé, quel cœur fier accepterait sans dégoût une telle image de la justice de Dieu ?»[...]

Elle ne me quittait pas des yeux : «Reposez-vous un moment. Vous n'êtes pas en état de faire dix pas, je suis plus forte que vous. Allons! tout cela ne ressemble guère à ce qu'on nous enseigne. Ce sont des rêveries, des poèmes. Je ne vous prends pas pour un méchant homme. Je suis sûre qu'à la réflexion vous rougirez de ce chantage abominable. Rien ne peut nous séparer, en ce monde ou dans l'autre, de ce que nous avons aimé plus que nous-mêmes, plus que la vie, plus que le salut. – Madame, lui dis-je, même en ce monde, il suffit d'un rien, d'une pauvre petite hémorragie cérébrale, de moins encore, et nous ne connaissons plus des personnes jadis très chères. – La mort n'est pas la folie! – Elle nous est plus inconnue, en effet. – L'amour est plus fort que la mort, cela est écrit dans vos livres. – Ce n'est pas nous qui avons inventé l'amour. Il a son ordre, il a sa loi. – Dieu en est maître. – Il n'est pas le maître de l'amour, il est l'amour même. Si vous voulez aimer, ne vous mettez pas hors de l'amour.» [...]

Sans doute la femme qui se tenait devant moi, comme devant un juge, avait réellement vécu bien des années dans cette paix terrible des âmes refusées, qui est la forme la plus atroce, la plus incurable, la moins humaine du désespoir. Mais une telle misère est justement de celles qu'un prêtre ne devrait aborder qu'en tremblant. J'avais voulu réchauffer d'un coup ce cœur glacé, porter la lumière au dernier recès d'une conscience que la pitié de Dieu voulait peut-être laisser encore dans de miséricordieuses ténèbres.

Que dire ? Que faire ? J'étais comme un homme qui, ayant grimpé d'un trait une pente vertigineuse, ouvre les yeux, s'arrête ébloui, hors d'état de monter ou de descendre.

C'est alors – non! cela ne peut s'exprimer – tandis que je luttai de toutes mes forces contre le doute, la peur, que l'esprit de prière rentra en moi. Qu'on m'entende bien : depuis le début de cet entretien extraordinaire, je n'avais cessé de prier, au sens que les chrétiens frivoles donnent à ce mot. Une malheureuse bête, sous la cloche pneumatique, peut faire tous les mouvements de la respiration, qu'importe! Et voilà que soudain l'air siffle de nouveau dans ses bronches, déplie un à un les délicats tissus pulmonaires déjà flétris, les artères tremblent au premier coup de bélier du sang rouge – l'être entier est comme un navire à la détonation des voiles qui se gonflent.

Elle s'est laissée tomber dans son fauteuil, la tête entre ses mains. Sa mantille déchirée traînait sur son épaule, elle l'arracha doucement, la jeta doucement à ses pieds. Je ne perdais aucun de ses mouvements, et cependant j'avais l'impression étrange que nous n'étions ni l'un ni l'autre dans ce triste petit salon, que la pièce était vide.

Je l'ai vue tirer de son corsage un médaillon, au bout d'une simple chaîne d'argent. Et toujours avec cette même douceur, plus effrayante qu'aucune violence, elle a fait sauter de l'ongle le couvercle dont le verre a roulé sur le tapis, sans qu'elle parût y prendre garde. Il lui restait une mèche blonde au bout des doigts, on aurait dit un copeau d'or.

– Vous me jurez..., a-t-elle commencé. Mais elle a vu tout de suite dans mon regard que j'avais compris, que je ne jurerais rien. «Ma fille, lui ai-je dit (le mot est venu de lui-même à mes lèvres), on ne marchand pas avec le bon Dieu, il faut se rendre à lui sans condition. Donnez-lui tout, il vous rendra plus encore. Je ne suis ni un prophète, ni un devin, et de ce lieu où nous allons tous, Lui seul est revenu.» Elle n'a pas protesté, elle s'est penchée seulement un peu plus vers la terre, et à chaque parole, je voyais trembler ses épaules. «Ce que je puis affirmer néanmoins, c'est qu'il n'y a pas un royaume des vivants et un royaume des morts, il n'y a que le royaume de Dieu, vivants ou morts, et nous sommes dedans.» J'ai prononcé ces paroles, j'aurais pu en prononcer d'autres, cela avait à ce moment si peu d'importance! Il me semblait qu'une main mystérieuse venait d'ouvrir une brèche dans on ne sait quelle muraille invisible et la paix rentrait de toutes parts, prenait majestueusement son niveau, une paix inconnue de la terre, la douce paix des morts, ainsi qu'une eau profonde.

Journal d'un Curé de campagne (Plon)

La paix du soir

Le jeune curé d'Ambricourt, requis par quelques démarches, tarde un peu à regagner son presbytère, mais il sait désormais qu'il a fait entrer une âme dans ce que Pascal nomme «l'ordre de la Charité.»

Je suis rentré chez moi très tard et j'ai croisé sur la route le vieux Clovis qui m'a remis un petit paquet, de la part de Madame la Comtesse. Je ne me décidais pas à l'ouvrir, et pourtant *je savais* ce qu'il contenait.

C'était le petit médaillon, maintenant vide, au bout de sa chaîne brisée.

Il y avait aussi une lettre. La voici. Elle est étrange.

«Monsieur le Curé, je ne vous crois pas capable d'imaginer l'état dans lequel vous m'avez laissée, ces questions de psychologie doivent vous laisser parfaitement indifférent. Que vous dire ? Le souvenir désespéré d'un petit enfant me tenait éloignée de tout, dans une solitude effrayante, et il me semble qu'un autre enfant m'a tirée de cette solitude. J'espère ne pas vous froisser en vous traitant ainsi d'enfant ? Vous l'êtes. Que le bon Dieu vous garde tel, à jamais!

«Je me demande ce que vous avez fait, comment vous l'avez fait, ou plutôt, je ne me le demande plus. Tout est bien. Je ne croyais pas la résignation possible. Et ce n'est pas la résignation qui est venue, en effet. Elle n'est pas dans ma nature, et mon pressentiment là-dessus ne me trompait pas. Je ne suis pas *résignée*, je suis heureuse. Je ne désire rien. «Ne m'attendez pas demain. J'irai me confesser à l'abbé X..., comme d'habitude. Je tâcherai de le faire avec le plus de sincérité, mais aussi avec le plus de discrétion possible, n'est-ce pas ? Tout cela est tellement simple! Quand j'aurai dit : «J'ai péché volontairement contre l'espérance, à chaque heure du jour, depuis onze ans», j'aurai tout dit. L'espérance! Je l'avais tenue morte entre mes bras, par l'affreux soir d'un mars venteux, désolé... j'avais senti son dernier souffle sur ma joue, à une place que je sais. Voilà qu'elle m'est rendue. Non pas prêtée cette fois, mais donnée. Une espérance bien à moi, rien qu'à moi, qui ne ressemble pas plus à ce que les philosophes nomment ainsi, que le mot amour ne ressemble à l'être aimé. Une espérance qui est comme la chair de ma chair. Cela est inexprimable. Il faudrait des mots de petit enfant. «Je voulais vous dire ces choses dès ce soir. Il le fallait. Et puis, nous n'en reparlerons plus, n'est-ce pas ? plus jamais! Ce mot est doux. Jamais. En l'écrivant, je le prononce tout bas, et il me semble qu'il exprime d'une manière merveilleuse, ineffable, la paix que j'ai reçue de vous.»

J'ai glissé cette lettre dans mon *Imitation*, un vieux livre qui appartenait à maman et qui sent encore la lavande, la lavande qu'elle mettait en sachet dans son linge, à l'ancienne mode. Elle ne l'a pas lue souvent car les caractères sont petits, et les pages d'un papier si fin que ses pauvres doigts, gercés par les lessives, n'arrivaient pas à les tourner.

«Jamais, plus jamais», pourquoi cela ? C'est vrai que ce mot est doux. J'ai envie de dormir. Pour achever mon bréviaire, il m'a fallu marcher de long en large : mes yeux se fermaient malgré moi. Suis-je heureux ou non, je ne sais.

Six heures et demie.

Madame la Comtesse est morte cette nuit.

Journal d'un Curé de campagne (Plon).

Roger Martin DU GARD (1881–1937)

Roger Martin du Gard reçut le prix Nobel en 1937 : c'était la consécration d'une œuvre à la fois forte et généreuse, dont l'auteur était animé par un constant souci de vérité : vérité de la peinture psychologique et sociale, mais aussi vérité d'un style qui ne cherche à en imposer par aucun artifice, style où palpite une vie saisie directement et sans apprêt.

Jean Barois (1913) est l'histoire d'un homme qui vit profondément dans son époque, et que les inquiétudes spirituelles et les luttes politiques ne peuvent laisser indifférent. Dans la vaste fresque des *Thibault* (1922–1940) Roger Martin du Gard montre encore plus nettement que les problèmes de l'homme sont avant tout ceux de son milieu et de la société. La «comédie humaine» est dévoilée sans complaisance ; l'auteur fait avec autant de bonheur le portrait d'un prêtre que celui de Jaurès parlant dans un meeting contre la guerre, le récit de la mort d'un vieillard que celui d'un amour naissant. L'écrivain n'est pas un amuseur, mais un montreur, et c'est pourquoi son œuvre est un irremplaçable document d'histoire.

LES THIBAUT

Les deux fils Thibault, Antoine, l'aîné, Jacques, le cadet, ont été marqués, pendant leur enfance et leur adolescence, par la dureté d'un père orgueilleux, prisonnier de ses préjugés de classe. Chacun d'eux s'est libéré à sa façon : Antoine, médecin, par le travail, Jacques par l'action politique ; ce dernier fréquente les milieux révolutionnaires et lutte contre la guerre, qui, en cet été 1914, semble inévitable. Il sera d'ailleurs victime de son engagement, puisqu'il mourra de la main des soldats français, son avion ayant été abattu alors qu'il lançait sur le front des tracts pour la paix.

«Lâchez les livres!»

Antoine Thibault a retrouvé en Suisse son frère Jacques qui avait disparu. Il provoque ses confidences, et apprend ainsi qu'à l'origine de la révolte du jeune homme et de sa fuite se trouve une «consultation» accordée par Jalicourt, professeur admiré par les étudiants dans la mesure même où il leur apparaît comme un universitaire non conformiste.

On remarquera la violence du trait, que Roger Martin du Gard n'hésite pas à pousser jusqu'à la caricature ; mais la caricature rejoint parfois la réalité vivante, lorsque l'esprit de «contestation» remet en cause les idées reçues, les notions acquises, et les gloires éphémères d'une époque où le vieux monde semblait déjà s'écrouler.

– ... Il a commencé tout un laïus : «Ne pas trop mépriser les chemins battus... Le profit, l'assouplissement qu'on gagne à se soumettre aux disciplines, etc.» Ah, il était bien comme les autres : il n'avait rien, rien compris! Il ne trouvait à m'offrir que des idées remâchées! J'enrageais d'être venu, d'avoir parlé! Il a continué quelque temps sur le même ton. Il avait l'air de n'avoir qu'un unique souci : me définir. Il me disait : «Vous êtes de ceux qui... Les jeunes gens de votre âge sont... On pourrait vous classer parmi les natures que...» Alors je me suis hérissé : «Je hais les classifications, je hais les classificateurs! Sous prétexte de vous classer, ils vous limitent, ils vous rognent, on sort de leurs pattes amoindri, mutilé, avec des moignons!» Il souriait, il devait être décidé à tout encaisser! C'est là que je lui ai crié : «Je hais les professeurs, Monsieur! C'est pour ça que j'étais venu vous voir, vous!» Il souriait toujours, il avait pris un air flatté. Pour être aimable, il m'a posé des questions. Exaspérantes! Ce que j'avais fait ? «Rien!» Ce que je voulais faire ? – «Tout!» Il n'osait même pas ricaner, le cuistre, il avait bien trop peur d'être jugé par un jeune! Car c'était ça, son idée fixe : l'opinion des jeunes! Depuis que j'étais entré, il ne pensait qu'à une chose, au fond : à ce livre qu'il était en train d'écrire : *Mes expériences*. (Ça a dû paraître depuis, mais je ne le lirai jamais!) IL suait de peur à l'idée qu'il pouvait le rater, son bouquin, et, dès qu'il apercevait un jeune, hanté par l'obsession de la faillite, il se demandait : «Qu'est-ce qu'il pensera de mon livre, celui-là ?»

– Pauvre type! fit Antoine.

– Mais oui, je sais bien, c'était peut-être pathétique! Seulement, ça n'était pas pour le regarder trembler que j'étais venu! J'espérais encore, j'attendais mon Jalicourt. Un de mes Jalicourt, n'importe, le poète, le philosophe, l'homme, n'importe lequel, pas celui-là! Enfin, je me suis levé. Ç'a été un moment comique. Il m'accompagnait de ses boniments : «Si difficile de conseiller les jeunes... Pas de vérité *omnibus*⁵ chacun doit se chercher la sienne, etc.» Moi, je filais devant, muet, crispé, tu devines! Le salon, la salle à manger, l'antichambre, j'ouvrais moi-même les portes dans le noir, je butais dans ses antiquailles, il avait à peine le temps de trouver les boutons électriques!»

5 Pour tous.

Antoine sourit ; il se rappelait la disposition des lieux, les meubles marquetés, les sièges de tapisserie, les bibelots. Mais Jacques continuait, et son visage prit une expression effarée :

– Alors... Attends... Je ne sais plus bien comment c'est arrivé. A-t-il brusquement compris pourquoi je le fuyais ? J'ai entendu, derrière moi, sa voix éraillée : «Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Vous voyez bien que je suis vidé, fini!» Nous étions dans le vestibule. Je m'étais retourné, ahuri. Quelle figure pitoyable! Il répétait : «Vidé! Fini! Et sans avoir rien fait!» Alors, moi, j'ai protesté. Oui. J'étais sincère. Je ne lui en voulais plus. Mais il tenait bon : «Rien! Rien! Je suis seul à savoir ça!» Et, comme j'insistais gauchement, il a été pris d'une espèce de rage : «Qu'est-ce qui vous fait donc illusion, à tous ? Mes livres ? Zéro! Je n'y ai rien mis, rien de ce que j'aurais pu! Alors, quoi ? Dites ? Mes titres ? Mes cours ? L'Académie ? Quoi donc ? Ça ?» Il avait saisi le revers où était sa rosette, et il le secouait, en s'acharnant : «Ça ? Dites ? Ça ?» (Empoigné par son récit, Jacques s'était levé ; il mimait la scène avec une fougue croissante. Et Antoine se souvint du Jalicourt qu'il avait entrevu, à ce même endroit, redressé, rayonnant, sous la lumière du plafonnier.)

– «Il s'est calmé d'un coup», poursuivit Jacques. «Je crois qu'il a eu peur d'être entendu. Il a ouvert une porte, et il m'a poussé dans une sorte d'office qui sentait l'orange et l'encaustique. Il avait le rictus d'un homme qui ricane, mais un regard cruel et l'œil congestionné derrière le monocle. Il s'était accoudé à une planche où il y avait des verres, un compotier ; je ne sais comment il n'a rien fichu par terre. Après trois ans, j'ai encore son accent, ses mots dans l'oreille. IL s'était mis à parler, à parler, d'une voix sourde : «Tenez. La vérité, la voilà. Moi aussi, à votre âge. Un peu plus âgé, peut-être : à ma sortie de l'École⁶. Moi aussi, cette vocation de romancier. Moi aussi, cette force qui a besoin d'être libre pour s'épanouir! Et moi aussi, j'ai eu cette intuition que je faisais fausse route. Un instant. Et moi aussi, j'ai eu l'idée de demander conseil. Seulement, j'ai cherché un romancier, moi. Devinez qui ? Non, vous ne comprendriez pas, vous ne pouvez plus vous imaginer ce qu'il représentait pour les jeunes, en 1880! J'ai été chez lui, il m'a laissé parler, il m'observait de ses yeux vifs, en fourrageant dans sa barbe ; toujours pressé, il s'est levé sans attendre la fin. Ah, il n'a pas hésité, lui! Il m'a dit, de sa voix chuintante où les *s* devenaient des *f* : *N'y a qu'un feul apprentiffave pour nous : le vournalifme!* Oui, il m'a dit ça. J'avais vingt-trois ans. Eh bien, je suis parti comme j'étais venu, Monsieur : comme un imbécile! J'ai retrouvé mes bouquins, mes maîtres, mes camarades, la concurrence, les revues d'avant-garde, les parloties, – un bel avenir! Un bel avenir!» Pan! la main de Jalicourt s'abat sur mon épaule. Je verrai toujours cet œil, cet œil de cyclope qui flambait derrière son carreau. Il s'était redressé de toute sa taille, et il me postillonnait dans la figure : «Qu'est-ce que vous voulez de moi, Monsieur ? Un conseil ? Prenez garde, le voilà! Lâchez les livres, suivez votre instinct! Apprenez quelque chose, Monsieur : si vous avez une bribe de génie, vous ne pourrez

6 L'École Normale supérieure.

jamais croître que du dedans, sous la poussée de vos propres forces!... Peut-être, pour vous, est-il encore temps ? Faites vite! Allez vivre! N'importe comment, n'importe où! Vous avez vingt ans, des yeux, des jambes ? Écoutez Jalicourt. Entrez dans un journal, courez après les faits divers. Vous m'entendez ? Je ne suis pas fou. Les faits divers! Le plongeur dans la fosse commune! Rien d'autre ne vous dégradera. Démenez-vous du matin au soir, ne manquez pas un accident, pas un suicide, pas un procès, pas un drame mondain, pas un crime de lupanar! Ouvrez les yeux, regardez tout ce qu'une civilisation charrie derrière elle, le bon, le mauvais, l'insoupçonné, l'ininventable! Et peut-être qu'après ça vous pourrez vous permettre de dire quelque chose sur les hommes, sur la société, – sur vous!»

Les Thibault, La Sorellina, chap. X. (Éd. Gallimard, 1922–1940).

«La guerre ? Ce n'est qu'un mot!»

Le dialogue qui s'engage entre les deux frères, à la veille de la guerre met aux prises non seulement deux individus qui réagissent différemment, mais aussi deux manières radicalement opposées de comprendre la vie politique. Ce débat se renouvelle chaque fois que dans le monde une guerre menace.

Avec une grande économie de moyens, dans un style qui refuse l'abstraction et la phraséologie, Roger Martin du Gard rend sensible au lecteur le caractère intemporel du problème, sans sacrifier la personnalité de chacun de ses héros.

Ses regards inquiets allaient et venaient par la pièce sans se poser nulle part. Enfin, il les arrêta sur son frère qui, les mains sous la tête, l'œil au plafond, n'avait pas bougé.

– «D'ailleurs», reprit-il d'une voix saccadée, «je ne sais pas pourquoi je... Il y aurait évidemment bien d'autres choses à dire sur tout ça, et mieux que je ne saurais faire... Mettons même que je sois injuste pour Poincaré... que je m'exagère la part des responsabilités françaises... L'important n'est pas là! L'important, c'est que la guerre approche! C'est qu'il faut, à tout prix, écarter le danger!»

Antoine eut un sourire incrédule, qui l'exaspéra.

– «Ah, vous autres», cria-t-il, «vous avez vraiment, dans votre sécurité, une confiance criminelle! Quand la classe bourgeoise se décidera à voir enfin les choses telles qu'elles sont, sans doute sera-t-il trop tard!... Les événements se précipitent. Ouvrez le *Matin* d'aujourd'hui 19 juillet. On y parle du procès Caillaux⁷. On y parle des vacances,

⁷ Joseph Caillaux, chef du parti radical. Excédée par la campagne de presse que le journaliste Calmette, directeur du *Figaro*, menait contre son mari, Mme Caillaux l'avait abattu d'un coup de revolver le 16 mars 1914. Dans les semaines qui précédèrent la guerre, le procès de Mme Caillaux tint le premier rang

des bains de mer, des prix de saison. Mais tu liras aussi, en première page, un article qui n'a pas été mis là par hasard, et qui commence par ces mots chargés de dynamite : *Si la guerre éclatait...* Voilà où nous en sommes! L'Occident est comme une soute à poudre. Si une étincelle jaillit quelque part!... Et les gens comme toi disent : «La guerre ?...» sur le ton que tu avais tout à l'heure... On dirait que, dans vos esprits, ce n'est qu'un mot, comme sur vos lèvres! Vous dites : «guerre», et aucun de vous ne pense «massacres sans précédent»... «millions de victimes irresponsables»... Ah, si seulement votre imagination sortait, une seconde, de sa torpeur, vous vous lèveriez tous, toi le premier! pour faire quelque chose! pour lutter, pendant qu'il en est encore temps!»

– «Non», dit posément Antoine.

Quelques secondes encore, il demeura impassible.

– «Non!» lança-t-il de nouveau, sans tourner la tête. «Moi pas.»

Si troublé qu'il fût, malgré tout, par les questions que son frère venait de soulever, il se refusait à laisser l'inquiétude s'installer en lui, bouleverser la solide existence qu'il s'était faite, et sur quoi reposait son équilibre.

Il se redressa légèrement, et croisa les bras.

– «Non! Non! Et non!...» reprit-il, avec un sourire têtu. «Moi, je ne suis pas un type qui se lève pour intervenir dans les événements du monde!... Moi, j'ai ma besogne bien définie. Moi, je suis un type qui, demain matin, à huit heures, sera à son hôpital. Il y a le phlegmon du 4, la péritonite du 9... Chaque jour, je me trouve devant vingt malheureux gosses, qu'il s'agit de tirer d'un mauvais pas! Alors, je dis «non» à tout le reste!... Un homme qui a un métier à exercer ne doit pas s'en laisser distraire pour aller faire la mouche du coche dans les affaires auxquelles il n'entend rien... Moi, j'ai un métier. J'ai à résoudre des problèmes précis, limités, qui sont de mon ressort, et dont souvent dépend l'avenir d'une vie humaine, – d'une famille, quelquefois. Alors, tu comprends!... J'ai autre chose à faire qu'à tâter le pouls de l'Europe!»

Au fond, il pensait aussi que ceux qui ont la charge de la chose publique sont, par définition, des experts rompus à toutes les difficultés internationales, et auxquels les incompetents comme lui devaient s'en remettre aveuglément. Le crédit qu'il apportait aux gouvernants français s'étendait, de même, aux maîtres des autres pays. Il avait un respect inné des spécialistes.

Jacques le considérait avec une attention nouvelle. Il se demandait, tout à coup, si ce fameux équilibre d'Antoine, qu'il admirait jadis comme une conquête de la raison, comme une victoire de l'esprit sur les contradictions du monde, et qui lui avait toujours inspiré un mélange d'irritation et d'envie, n'était pas simplement la défense d'un de ces paresseux actifs, qui s'agitent – sportivement, en quelque sorte, – afin de se mieux prouver leur valeur! Ou, plus justement encore, si l'équilibre d'Antoine n'était pas une

de l'actualité, éclipsant les problèmes internationaux.

heureuse conséquence du champ limité, – somme toute, assez restreint – qu’il avait assigné à son activité. – «Tu dis : *psychose* de guerre...», reprit Antoine. «Ta, ta, ta! Je n’attache pas la même importance que toi à ces facteurs psychiques... La politique, c’est, par essence, le domaine des choses concrètes ; un domaine, où les généreux élans des cœurs sensibles comptent moins encore qu’ailleurs!... Alors, même si les dangers que tu annonces sont réels, nous n’y pouvons rien. Absolument rien. Ni toi, ni moi, ni personne!»

Jacques se leva avec impétuosité : – «Ce n’est pas vrai!» cria-t-il, en proie à une indignation que, cette fois, il ne réussissait pas à contenir. «Comment! Devant une pareille menace, il n’y aurait rien à faire, qu’à plier le dos et à continuer sa petite besogne, en attendant la catastrophe! C’est monstrueux! Heureusement pour les peuples, heureusement pour vous autres, il y a des hommes qui veillent, des hommes qui n’hésiteront pas, demain, à risquer leur vie, s’il le faut, pour préserver l’Europe de...»

Antoine se pencha :

– «Des hommes ?» lit-il, intrigué. «Quels hommes ? Toi ?...»

Jacques s’approcha du divan. Son irritation était tombée. Il regardait son frère de haut. Ses yeux rayonnaient de fierté, de confiance.

– «Sais-tu seulement qu’il y a, dans le monde, douze millions de travailleurs *organisés* ?» dit-il d’une voix lente, tandis que son front se couvrait de sueur. «Sais-tu que le mouvement socialiste international a derrière lui quinze ans de combats, d’efforts, de solidarité, de progression ininterrompue ? Qu’il y a, aujourd’hui, d’importants groupes socialistes dans tous les parlements d’Europe ? Que ces douze millions de partisans sont répartis sur plus de vingt pays différents ? Plus de vingt partis socialistes, qui forment, d’un bout à l’autre du monde, une immense chaîne, une seule masse fraternelle ?... Et que leur idée dominante, le nœud du pacte, c’est la haine du militarisme, la résolution acharnée de lutter contre la guerre, quelle qu’elle soit, d’où qu’elle vienne ? – parce que la guerre, c’est toujours une manœuvre capitaliste, dont le peuple...»

– «Monsieur est servi», dit Léon en ouvrant la porte.

Les Thibault, L’Été 1914, chap. XV. (Éd. Gallimard)

Jules ROMAINS (1885–1972)

Jules Romains, après avoir découvert «l'unanimité», qui accorde à la collectivité, «douée d'une existence globale et de sentiments unanimes», une priorité sur la vie de l'individu, se consacre au théâtre (*Knock* est sa pièce la plus célèbre) ; puis il peint une vaste fresque de la société française entre 1908 et 1933 dans *Les Hommes de bonne volonté* (1932–1946).

LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ

Il n'y a pas d'intrigue à proprement parler dans cette œuvre qui a pour ambition avouée de saisir l'ensemble du réel. A travers le destin individuel de deux élèves de l'École Normale supérieure, Jerphanion et Jallez, Jules Romains, fidèle à sa doctrine, laisse percevoir un destin collectif, surtout sensible dans le problème de la guerre. Il semble que les hommes de bonne volonté puissent exercer dans la société une action utile en s'unissant et en restant lucides, hors de tout engagement idéologique contraignant.

«Crime nocturne»

Jules Romains évoque ici l'hallucinant spectacle de la guerre. Le lieutenant Jerphanion monte en ligne, à Verdun, en 1916. L'essentiel de l'art de Jules Romains réside dans la puissance de suggestion de son écriture : il fait naître les décors et les personnages de cette «boucherie héroïque» avec une précision toute réaliste qui n'exclut pas une certaine poésie, et qui nous conduit à refuser de toutes nos forces l'horreur absurde de toute guerre. On comparera utilement avec le passage de L'Expiation (Les Châtiments, V, XII), où Victor Hugo décrit la retraite de Russie.

Dès qu'on eut quitté les faubourgs de Verdun pour prendre la piste qui montait vers les lignes, l'on sentit qu'on entraît décidément dans la bataille, dans cette bataille déjà célèbre vers laquelle on marchait depuis seize jours. Verdun, avec ses obus et ses incendies, n'avait été encore qu'un arrière inhabitable. Maintenant, c'était la zone de feu.

Il n'y avait qu'un assez pâle clair de lune, noyé dans les nuages. Mais la neige le réverbérait sans en rien laisser perdre. Des lueurs de fusées éclairantes venaient aussi, parfois de très loin, et glissaient sur la neige comme de rapides mains de soie.

L'on y voyait donc bien suffisamment. L'on y voyait même trop. Les abords de la piste, parfois la piste elle-même, étaient jonchés de débris : casques défoncés, tronçons de fusils, lambeaux de vêtements, bidons, carcasses de fourgons couchées sur le côté avec des roues manquantes, caissons d'artillerie piquant du nez dans le sol, et démolis comme à coups de hache.

Une odeur submergeante, chavirante, qui vous avait cerné peu à peu, et que l'on avait d'abord flairée distraitemment, montrait maintenant son origine. Des cadavres de chevaux, irrégulièrement distribués, bordaient la piste, à quelque distance. Il y en eut même un qui la barrait franchement et dont il fallut faire le tour, en traversant une épouvantable puanteur, comme si l'on se fût jeté pour y nager à pleines brasses dans une mare de liquides cadavériques.

L'on croisait des files de brancardiers qui redescendaient, portant des blessés et des morts. Certains blessés étaient silencieux comme les morts. D'autres poussaient de légères plaintes à chaque secousse du brancard, et leurs plaintes, du même coup, avaient l'air d'émaner de quelque ressort, et non d'un être vivant. Il tombait des obus qui cherchaient visiblement à toucher des buts repérés ou tout au moins à se placer suivant certaines lignes. L'une de ces lignes faisait un angle très aigu avec la direction générale de la piste ; si bien qu'elle la coupait en un point, et ne s'en écartait que très lentement.

La compagnie marchait par rangs de deux, avec très peu de distance entre les rangs, et presque point d'intervalle entre les sections ; ce qui la rendait très vulnérable. En outre, avec cette neige et cette trace de lune, elle eût été très facile à voir pour un aviateur ennemi. Jerphanion en fit la remarque à son guide. Le guide répondit qu'on avait encore beaucoup de chemin à parcourir ; qu'en se mettant dès maintenant en colonne par un l'on se retarderait, et que l'on retarderait la marche des unités qui venaient derrière. Quant aux avions, ils se montraient relativement peu pendant la nuit. Ce n'était pas d'ailleurs en dédoublant les rangs qu'on deviendrait moins visible.

– Et puis je vais vous dire, ajouta-t-il en rigolant, cette piste que nous suivons est repérée dix fois pour une ; et les Boches savent très bien qu'il s'y fait un trafic continu. S'ils ont envie de taper, ils n'ont pas besoin de déranger un avion.

A mesure qu'on avançait, le chemin s'effondrait de plus en plus souvent dans un trou d'obus. D'autres trous d'obus parsemaient la campagne ; quelques-uns, tout frais, n'avaient pas encore reçu leur enduit de neige. Certains atteignaient les dimensions d'un entonnoir de mine.

Le trajet semblait interminable. Il comportait une suite de montées et de descentes ; de longs cheminements au flanc de ravins qui vers le bout laissaient voir des lueurs de tirs, ou de lentes éclosions de fusées, parfois des feux de Bengale rougeâtres que l'ennemi allumait pour masquer les coups de départ. Puis, c'était des contournements de croupes broussailleuses ou arides, jusqu'à des cols d'où l'on découvrait soudain un vaste horizon vers l'ouest, et des villages de la vallée de la Meuse qui flambaient. Un peu partout, les obstacles du sol retardaient la marche ; mais pourtant, quand on se rappelait la position des lieux sur la carte, l'on avait peine à croire qu'après quatre heures, puis après cinq heures de chemin on ne fût pas encore arrivé.

- Nous ne nous sommes pas trompés ? demanda Jerphanion au guide.
- Non, non, mon lieutenant, je vous garantis. Je connais l'itinéraire comme ma poche. Et la nuit n'est pas assez noire pour qu'on ait même une hésitation. Ce petit ravin où nous sommes descend de la cote 321. De l'autre côté, il y a le Ravin de la Dame, que vous connaissez peut-être de nom. Nous avons encore à franchir cette croupe que vous voyez devant nous, et puis nous sommes arrivés.
- C'est-à-dire dans combien de temps ?
- Une heure à peu près.
- Eh bien!
- C'est toujours très long. Mais ça le devient de plus en plus, d'une fois à l'autre, à cause des nouveaux trous d'obus et de l'encombrement qui augmente.

Depuis qu'on avait quitté la piste du début pour des embranchements successifs, l'animation avait diminué. Que c'était étrange – quand on prenait la peine de s'arracher de sa fatigue pour rêver un instant à ce qu'on venait de voir – cette circulation de fantômes, dont certains couchés et sanglants, à travers la neige, les bois, les ravins désolés, sous une clarté bien faite à usage de fantômes : lune voilée qui décline, feux follets, étoiles filantes, prodiges dans le ciel. Cela sentait la procession nocturne, le crime nocturne, la conjuration secrète pour un massacre, l'allée et venue des sorciers et sorcières pour une grande réunion dans la forêt, et un peu aussi la nuit de veille et d'orgie d'avant l'aube de la fin du monde. Cette guerre était foncièrement amie des ténèbres. Elle avait dans ses ancêtres la nuit de Walpurgis et le sabbat des nécromants⁸.

Les Hommes de bonne volonté (Flammarion, 1932–1947). *Verdun*, chap. XV.

8 La Nuit de Walpurgis, du 30 avril au 1^{er} mai, est selon la légende germanique, le rendez-vous des sorcières. Goethe en a fait un épisode célèbre de son *Faust*. Les nécromants évoquent les morts pour obtenir des révélations sur l'avenir.

Jean GIONO (1895–1970)

Une humanité primitive qui peuple l'univers provençal de Giono, cette humanité dont, fils d'un cordonnier de Manosque, il s'est toujours glorifié d'être issu, celle que, dans ses débuts, il s'amuse à réinventer pour lui faire coloniser le monde homérique dans *Naissance de l'Odyssée* (1930) De cette humanité, condamnée au silence et à qui il arrive d'ailleurs d'être réellement muette et de ne plus pouvoir recourir, comme Albin de *Un de Baumugnes* (1929), qu'à l'humble musique de l'harmonica, Giono se veut le fidèle porte-parole, porte-parole non seulement de sa manière de vivre, de son langage, de ses sentiments, mais aussi de ses conceptions sociales ou morales non formulées et qu'elle serait, sans son interprète, bien incapable de formuler Tout cela se rassemble dans un naturisme panthéiste, charnel et virtuellement mystique, ce que Giono a voulu affirmer en plaçant sous l'invocation de Pan la trilogie formée par *Colline* (1928), *Un de Baumugnes* (1929) et *Regain* (1930), ensemble accompagnée d'une *Présentation de Pan* (1930).

Un livre de Giono, c'est toujours plus ou moins, en effet, une «Iliade rousse», une grande épopée naturiste, où le merveilleux éclate dans le primitif, où il est bien vrai qu'est à l'œuvre cette puissance déclenchée par la communion de l'homme et de la nature et qui n'est autre que le dieu Pan naturalisé provençal. Si la musique d'Albin finit par posséder le pouvoir d'une véritable grâce presque surnaturelle, et en tout cas magique, c'est que, comme il «n'a pas d'instruction», que rien ne s'interpose entre lui et Pan, sa musique est celle même du dieu : «Ça vient de ce qu'on n'a pas d'instruction ; que voulez-vous qu'on y fasse ? Cette feuille-là, elle m'en disait plus à moi que tous les autres en train de faire les acrobates autour d'une clarinette.

Du naturisme, Giono entreprit de faire sinon une philosophie – le mot ne conviendrait guère –, du moins une sorte de sagesse proposée comme principe universel d'un humanitarisme concret, appuyé sur les valeurs paysannes et primitives, tout à l'opposé de l'humanitarisme utopique de tradition romantique. Ainsi s'explique le glissement de son œuvre dans les années antérieures à 1940, le ton volontiers prophétique et parfois déclamatoire du *Chant du monde* (1934) et des *Vraies richesses* (1936), ainsi que le côté agressif de *Refus d'obéissance* (1937) : évolution à beaucoup d'égards logique, et il n'est guère malaisé de retrouver dans *Regain* les sources de cette pensée qui, sans l'avouer, tend à devenir une idéologie ; ainsi s'explique aussi l'engagement de Giono au service du pacifisme et d'une sorte d'anarchisme, qui lui vaudront bien des désagréments.

Mais bientôt il revient à sa vraie nature, celle d'un chantre lyrique dont la vocation n'est pas de délivrer un message, mais plutôt de simplement porter témoignage. En même temps, il prend conscience des risques d'un style trop oratoire ou artificiellement boursoufflé parfois. Aussi le voit-on opérer, à partir de 1944, un virage très sensible qui a pu faire croire à la naissance d'un nouveau Giono n'ayant plus grand-chose de commun avec l'ancien. Il

est vrai que l'écriture, du moins en apparence, est devenue plus maîtrisée, plus incisive, en un mot plus «classique». On avait quelque peu oublié le romancier et voici qu'il se rappelle au souvenir des critiques et des lecteurs avec des livres inattendus comme *Un roi sans divertissement* (1947), et surtout, en 1951, *le Hussard sur le toit*, qui fit presque l'effet d'une bombe. C'est alors qu'on parla d'un «nouveau Giono» comme d'un écrivain qui n'aurait pas déjà derrière lui une longue carrière ; parce qu'en effet il y avait, dans ses nouveaux livres, quelque chose de stendhalien, ne serait-ce, dans *le Hussard sur le toit*, que la France et l'Italie de l'époque napoléonienne, on fit de Giono un disciple de l'auteur de la *Chartreuse*.

Le Hussard sur le toit

Dépêche-toi et prends cette sonnette.

Elle était debout. Elle attendait. Elle s'appuyait sur un fort bâton de chêne.

– Allons, viens!

Elle le précéda tout le long du cloître. Elle ouvrit la porte.

– Passe, dit-elle.

Ils étaient dans la rue.

– Remue la sonnette et marche, dit-elle.

Elle ajouta presque tendrement : «Mon petit!»

«Je suis dans la rue, se dit Angélo. J'ai quitté les toitures. C'est fait!»

Le branle de la sonnette soulevait des torrents de mouches. La chaleur était fortement sucrée. L'air graissait les lèvres et les narines comme de l'huile.

Ils passèrent d'une rue dans l'autre. Tout était désert. A certains endroits les murs, quelques couloirs béants faisaient écho ; à d'autres le grelottement de la sonnette était étouffé comme au fond de l'eau.

– Remue, disait la nonne. Du jus de coude! Sonne! Sonne!

Elle se déplaçait assez vite, tout d'une pièce, comme un rocher. Ses bajoues tremblaient dans sa guimpe.

Une fenêtre s'ouvrit. Une voix de femme appela : «Madame!»

– Derrière moi maintenant, dit la nonne à Angélo. Arrête la sonnette. Sur le seuil elle demanda : «As-tu un mouchoir ?

– Oui dit Angélo.

– Fourre-le dans la sonnette. Qu'elle ne bouge plus, sans quoi je te fais sauter les dents.» Et tendrement elle ajouta : «Mon petit!»

Elle eut comme un élan d'oiseau vers l'escalier sur la première marche duquel Angélo vit se poser un énorme pied.

Là-haut, c'étaient une cuisine et une alcôve. Près de la fenêtre ouverte d'où on avait appelé se tenaient une femme et deux enfants. De l'alcôve venait comme le bruit d'un moulin à café. La femme désigna l'alcôve. La nonne tira les rideaux. Un homme étendu sur le lit broyait ses dents en un mâchage incessant qui lui retroussait les lèvres. Il tremblait aussi à faire craquer sa paillasse de maïs.

– Allons! allons, dit la nonne. Et elle prit l'homme dans ses bras. Allons, allons! dit-elle, un peu de patience. Tout le monde y arrive ; ça va venir. On y est, on y est. Ne te force pas, ça vient tout seul. Doucement, doucement. Chaque chose en son temps.

Elle lui passa la main sur les cheveux.

– Tu es pressé, tu es pressé, dit-elle, et elle lui appuyait sa grosse main sur les genoux pour l'empêcher de ruer dans le bois du lit. Voyez-vous s'il est pressé! Tu as ton tour. Ne t'inquiète pas. Sois paisible. Chacun son tour. Ça va venir. Voilà, voilà, ça y est. C'est à toi. Passe, passe, passe.

L'homme donna un coup de reins et resta immobile.

– Il aurait fallu le frictionner, dit Angélo d'une voix qu'il ne reconnut pas. La nonne se redressa et lui fit face.

– Qu'est-ce qu'il veut frictionner celui-là ? dit-elle. Ainsi, tu es un esprit fort, hein ? Tu veux oublier l'Evangile, hein ? Demande du savon à cette dame-là, et une cuvette, et des serviettes.

Le Hussard sur le toit (Gallimard).

Louis-Ferdinand CÉLINE (1894–1961)

Longtemps après sa mort, Céline ne se laisse toujours pas ranger parmi ceux que l'on a coutume d'appeler les «classiques de notre temps». Classiques et bien de notre époque, Camus, Malraux et Sartre – écrivains humanistes et mesurés dans leurs novations langagières – le sont depuis longtemps déjà. Giono, Gracq ou Yourcenar connaissent un même ennoblement. Bataille même, et Artaud et Genet – hier encore clandestins et maudits – sont désormais édités dans une méticuleuse et officialisante intégralité. On a fini par amnistier, à titre posthume, Brasillach, Drieu et Pound ; on a même déterré Rebatet et Maurice Sachs. Tout Sade est en collection de poche. Céline, lui, continue de gêner : il pourrait bien être le dernier occupant de l'enfer littéraire.

Lorsqu'en 1932, Louis-Ferdinand Céline publie *Voyage au bout de la nuit*, il connaît un succès de scandale, provoqué à la fois par le contenu de son récit-pamphlet et par le langage inusité auquel il avait recours. Ce n'était pourtant qu'un début et même Céline respectait encore certains usages, en particulier celui qui veut que l'autobiographie joue au moins la comédie de la pudeur en se masquant derrière un personnage inventé, dont l'auteur se contente de rapporter les faits et gestes et les paroles.

A cet égard, le Bardamu du *Voyage au bout de la nuit* est un personnage tout à fait conforme aux lois de l'autobiographie romancée : il a parcouru le même périple que son créateur, de l'Afrique aux Etats-Unis et à la banlieue parisienne, mais ce périple est présenté comme une donnée objective.

Quant au langage, il est déjà certes très largement libéré tant pour le vocabulaire que pour la syntaxe, mais enfin il reste dans les limites d'une insertion du langage parlé dans le langage écrit qui peut passer pour une fantaisie pittoresque.

Plus tard, en 1958, dans ses *Entretiens familiaux*, Céline considérera le langage du *Voyage* comme un simple essai, peu satisfaisant, encore trop encombré de «littérature» : «D'instinct, je cherchais un autre langage qui aurait été chargé d'émotion immédiate, transmissible mot par mot, comme dans le langage parlé. Ainsi se constitua le style Bardamu. Maintenant, ce style, je le trouve encore trop vieillot et trop timide.» Considérant la date du *Voyage au bout de la nuit* et à la lumière de cette réflexion ultérieure de Céline, on ne peut manquer de remarquer la coïncidence qui fait qu'en 1933, Raymond Queneau a publié le *Chiendent*, l'œuvre où il inaugure, lui aussi, sa recherche d'un «néo-langage».

Mais dans le cas de Céline, la violence pamphlétaire de sa réaction à ces malédictions humaines que sont la guerre, la misère, l'oppression (en particulier coloniale) a longtemps masqué la portée littéraire de son œuvre, et la véritable manie antisémite qui s'empare de lui à partir de *Bagatelles pour un massacre* (1937), avec *l'Ecole des cadavres* (1937) et *les Beaux draps* (1941) – attitude qui lui vaudra après la guerre, la prison, l'exil et une longue période d'ostracisme ne fit qu'aggraver le malentendu.

Situation que Céline ressentira comme une confirmation de la malédiction qui pèse sur lui et qui, en sa personne, pèse sur tout homme animé par la volonté de communiquer directement et immédiatement son émotion, quel qu'en soit l'objet. On n'a appris qu'après coup – seuls les plus perspicaces pouvaient s'en douter dès le début – que la violence célinienne obéissait à un propos délibéré, découlait d'un véritable «art poétique» révélé dans les *Entretiens avec le professeur Y* (1955) et les *Entretiens familiaux*, où Céline développe les thèmes déjà présents dans le curieux dialogue avec le critique et avec le public qui précède *Guignol's band* (1943) : le rejet de la «littérature» (celle, dit-il, que pratiquait son grand-père Auguste Destouches, professeur de rhétorique et spécialiste de la rédaction des discours officiels), la prédilection pour les «grossièretés», les distorsions et désarticulations formelles, les ruptures de rythme soulignées par une ponctuation insolite, tout cela n'est que l'écume visible d'un langage qui puisse intégralement obéir à la seule injonction qui justifie d'écrire : «Emouvez-vous!, Emouvez-vous bon Dieu!».

«Du jus de fumée qui trempe la plaine...»

Revenu d'Amérique, Bardamu a conquis dare-dare son doctorat et s'installe à la Garenne-Rancy (qui rappelle la Garenne-Colombe ou Drancy, mais aussi le clapier et le moisi); on a ici, outre quelques vociférations, un tableau réaliste à peine exagéré, où l'énergie sombre et goguenarde traduit le pessimisme foncier de routeur. Si, depuis 1932, la banlieue s'est transformée (disparition des tramways, cités modernes), son «atmosphère» n'est-elle pas cependant encore semblable à celle que saisit Céline ?

C'est pas le tout d'être rentré de l'Autre Monde! On retrouve le fil des jours comme on l'a laissé à traîner par ici, poisseux, précaire. Il vous attend.

J'ai tourné encore pendant des semaines et des mois tout autour de la Place Clichy, d'où j'étais parti, et aux environs aussi, à faire des petits métiers pour vivre, du côté des Batignolles. Pas racontables! Sous la pluie ou dans la chaleur des autos, juin venu, celle qui vous brûle la gorge et le fond du nez, presque comme chez Ford. Je les regardais passer, et passer encore, pour me distraire, les gens filant vers leur théâtre ou le Bois, le soir.

Toujours plus ou moins seul pendant les heures libres je mijotais avec des bouquins et des journaux et puis aussi avec toutes les choses que j'avais vues. Mes études, une fois reprises, les examens je les ai franchis, à hue à dia, tout en gagnant ma croûte. Elle est bien défendue la Science, je vous le dis, la Faculté, c'est une armoire bien fermée. Des pots en masse, peu de confiture. Quand j'ai eu tout de même terminé mes cinq et six années de tribulations académiques, je l'avais mon titre, bien ronflant. Alors, j'ai été m'accrocher en banlieue, mon genre, à la Garenne-Rancy, là, dès qu'on sort de Paris, tout de suite après la Porte Brancion.

Je n'avais pas de prétention moi, ni d'ambition non plus, rien que seulement l'envie de souffler un peu et de mieux bouffer un peu. Ayant posé ma plaque à ma porte, j'attendis.

Les gens du quartier sont venus la regarder ma plaque, soupçonneux. Ils ont même été demander au Commissariat de Police si j'étais bien un vrai médecin. Oui, qu'on leur a répondu. Il a déposé son Diplôme, c'en est un. Alors, il fut répété dans tout Rancy qu'il venait de s'installer un vrai médecin en plus des autres. «Y gagnera pas son bifteck! a prédit tout de suite ma concierge. Il y en a déjà bien trop des médecins par ici!» Et c'était exactement observé.

En banlieue, c'est surtout par les tramways que la vie vous arrive le matin. Il en passait des pleins paquets avec des pleines bordées d'ahuris brinquebalant, dès le petit jour, par le boulevard Minotaure, qui descendaient vers le boulot. Les jeunes semblaient même comme contents de s'y rendre au boulot. Ils accéléraient le trafic, se cramponnaient aux marchepieds, ces mignons, en rigolant. Faut voir ça. Mais quand on connaît depuis vingt ans la cabine téléphonique du bistrot, par exemple, si sale qu'on la prend toujours pour les chiottes, l'envie vous passe de plaisanter avec les choses sérieuses et avec Rancy en particulier. On se rend alors compte où qu'on vous a mis. Les maisons vous possèdent, toutes pisseuses qu'elles sont, plates façades, leur cœur est au propriétaire. Lui on le voit jamais. Il n'oserait pas se montrer. Il envoie son gérant, la vache. On dit pourtant dans le quartier qu'il est bien aimable le proprio quand on le rencontre. Ça n'engage à rien.

La lumière du ciel à Rancy, c'est la même qu'à Détroit, du jus de fumée qui trempe la plaine depuis Levallois. Un rebut de bâtisses tenues par des gadoues noires au sol. Les cheminées, des petites et des hautes, ça fait pareil de loin qu'au bord de la mer les gros piquets dans la vase. Là dedans, c'est nous.

Faut avoir le courage des crabes aussi, à Rancy, surtout quand on prend de l'âge et qu'on est bien certain d'en sortir jamais plus. Au bout du tramway voici le pont poisseux qui se lance au-dessus de la Seine, ce gros égout qui montre tout. Au long des berges, le dimanche et la nuit les gens grimpent sur les tas pour faire pipi. Les hommes ça les rend méditatifs de se sentir devant l'eau qui passe. Ils urinent avec un sentiment d'éternité, comme des marins. Les femmes, ça ne médite jamais. Seine ou pas. Au matin donc le tramway emporte sa foule se faire comprimer dans le métro. On dirait à les voir tous s'enfuir de ce côté-là, qu'il leur est arrivé une catastrophe du côté d'Argenteuil, que c'est leur pays qui brûle. Après chaque aurore, ça les prend, ils s'accrochent par grappes aux portières, aux rambardes. Grande déroute. C'est pourtant qu'un patron qu'ils vont chercher dans Paris, celui qui vous sauve de crever de faim, ils ont énormément peur de le perdre, les lâches. Il vous la fait transpirer pourtant sa pitance. On en pue pendant dix ans, vingt ans et davantage. C'est pas donné.

Et on s'engueule dans le tramway déjà, un bon coup pour se faire la bouche. Les femmes sont plus râleuses encore que des moutards. Pour un billet en resquille, elles feraient stopper toute la ligne, c'est vrai qu'il y en a déjà qui sont saoules parmi les passagères, surtout celles qui descendent au marché vers Saint-Ouen, les demi-bourgeoises. «Combien les carottes ?» qu'elles demandent bien avant d'y arriver pour faire voir qu'elles ont de quoi.

Comprimés comme des ordures qu'on est dans la caisse en fer⁹, on traverse tout Rancy, et on odore ferme en même temps, surtout quand c'est l'été. Aux fortifications on se menace, on gueule un dernier coup et puis on se perd de vue, le métro avale tous et tout, les complets détrem pés, les robes découragées, bas de soie, les métrites et les pieds sales comme des chaussettes, cols inusables et raides comme des termes, avortements en cours, glorieux de la guerre, tout ça dégouline par l'escalier au coaltar et phéniqué et jusqu'au bout noir, avec le billet de retour qui coûte autant à lui tout seul que deux petits pains.

La lente angoisse du renvoi sans musique, toujours si près des retardataires (avec un certificat sec) quand le patron voudra réduire ses frais généraux. Souvenirs de «Crise» à fleur de peau, de la dernière fois sans place, de tous les *Intransigeants* qu'il a fallu lire, cinq sous, cinq sous... des attentes à chercher du boulot... Ces mémoires vous étranglent un homme, tout enroulé qu'il puisse être dans son pardessus «toutes saisons».

La ville cache tant qu'elle peut ses foules de pieds sales dans ses longs égouts électriques. Ils ne reviendront à la surface que le dimanche. Alors, quand ils seront dehors faudra pas se montrer. Un seul dimanche à les voir se distraire, ça suffirait pour vous enlever à toujours le goût de la rigolade. Autour du métro, près des bastions croustille, endémique¹⁰, l'odeur des guerres qui traînent, des relents de villages mi-brûlés, mal cuits, des révolutions qui avortent, des commerces en faillite. Les chiffonniers de la zone brûlent depuis des saisons les mêmes petits tas humides dans les fossés à contre-vent. C'est des barbares à la manqué ces biffins pleins de litrons et de fatigue. Ils vont tousser au dispensaire d'à côté, au lieu de balancer les tramways dans les glacis et d'aller pisser dans l'octroi un bon coup. Plus de sang. Pas d'histoires. Quand la guerre elle reviendra, la prochaine, ils feront encore une fois fortune à vendre des peaux de rats, de la cocaïne et des masques¹¹ en tôle ondulée.

Voyage au bout de la nuit. (Éd. Gallimard), p. 295.

9 Le tramway

10 Comme une maladie habituelle à cet endroit.

11 Contre les gaz.

Antoine de SAINT-EXUPÉRY (1900–1944)

Né dans une famille issue de la noblesse française², Antoine de Saint-Exupéry passe une enfance heureuse malgré la mort prématurée de son père. Élève peu brillant, il obtient cependant son baccalauréat en 1917 *et, après son échec à l'École navale*, il s'oriente vers les beaux-arts et l'architecture. Devenu pilote lors de son service militaire en 1921 à Strasbourg, *il est engagé en 1926 par la compagnie Latécoère (future Aéropostale) et transporte le courrier de Toulouse au Sénégal avant de rejoindre l'Amérique du Sud en 1929*. Parallèlement il publie, en s'inspirant de ses expériences d'aviateur, ses premiers romans : *Courrier sud* en 1929 et surtout *Vol de nuit* en 1931, qui rencontre un grand succès.

Saint-Exupéry est d'abord un homme d'action : la création littéraire n'est que la traduction pour les autres d'une expérience qui le conduit à connaître avec tendresse et lucidité la «terre des hommes». Son œuvre porte la marque d'une certaine conception héroïque de la vie : la monotonie du quotidien, les préoccupations terre-à-terre des petits employés rivés à leurs bureaux s'effacent devant l'appel d'une vie où l'on participe activement, et dangereusement, à la communauté fraternelle des hommes. *De Courrier sud* (1929) à *Citadelle* (posthume, 1948), c'est une méditation sur le sens du monde, la recherche d'un idéal à la fois humain et surhumain, qui permette de surmonter les contradictions de la société moderne.

VOL DE NUIT

Vol de nuit est plus un récit qu'un roman. L'auteur y apporte son expérience de pilote de ligne, en un temps où l'aviation était encore une aventure quotidienne. La figure centrale du livre est celle de Rivière, responsable de l'Aéropostale, qui tente d'imposer les vols de nuit. C'est un homme dur en apparence, qui doit faire prévaloir sans faiblir sa volonté, même contre les hommes. L'auteur nous le montre aux prises avec des problèmes humains particulièrement douloureux : un employé négligent qu'il faut renvoyer, un pilote qui a peur...

«Au nom de quel étrange amour...»

On est sans nouvelle d'un pilote, apparemment perdu dans un cyclone d'une rare violence. Sa femme demande Rivière au téléphone. Saint-Exupéry est avant tout un moraliste. Le débat est présenté de manière quelque peu schématique : le bonheur individuel semble inconciliable avec les exigences de l'action. Mais Saint-Exupéry n'apporte pas de solution toute faite ; on devine que Rivière n'est pas proposé comme modèle. Le style, d'une simplicité étudiée, convient à la gravité de la méditation.

Il écouta cette petite voix lointaine, tremblante, et tout de suite il sut qu'il ne pourrait pas lui répondre. Ce serait stérile, infiniment, pour tous les deux, de s'affronter.

– Madame, je vous en prie, calmez-vous! Il est si fréquent, dans notre métier, d'attendre longtemps des nouvelles.

Il était parvenu à cette frontière où se pose, non le problème d'une petite détresse particulière, mais celui-là même de l'action. En face de Rivière se dressait, non la femme de Fabien, mais un autre sens de la vie. Rivière ne pouvait qu'écouter, que plaindre cette petite voix, ce chant tellement triste, mais ennemi. Car ni l'action, ni le bonheur individuel n'admettent le partage : ils sont en conflit. Cette femme parlait elle aussi au nom d'un monde absolu et de ses devoirs et de ses droits. Celui d'une clarté de lampe sur la table du soir, d'une chair qui réclamait sa chair, d'une patrie d'espoirs, de tendresses, de souvenirs. Elle exigeait son bien et elle avait raison. Et lui aussi, Rivière, avait raison, mais il ne pouvait rien opposer à la vérité de cette femme. Il découvrait sa propre vérité, à la lumière d'une humble lampe domestique, inexprimable et inhumaine.

– Madame...

Elle n'écoutait plus. Elle était retombée, presque à ses pieds, lui semblait-il, ayant usé ses faibles poings contre le mur.

Un ingénieur avait dit un jour à Rivière, comme ils se penchaient sur un blessé, auprès d'un pont en construction : «Ce pont vaut-il le prix d'un visage écrasé ?» Pas un des paysans, à qui cette route était ouverte, n'eût accepté, pour s'épargner un détour par le pont suivant, de mutiler ce visage effroyable. Et pourtant l'on bâtit des ponts. L'ingénieur avait ajouté : «L'intérêt général est formé des intérêts particuliers : il ne justifie rien de plus.» – «Et pourtant, lui avait répondu plus tard Rivière, si la vie humaine n'a pas de prix, nous agissons toujours comme si quelque chose dépassait, en valeur, la vie humaine... Mais quoi ?»

Et Rivière, songeant à l'équipage, eut le cœur serré. L'action, même celle de construire un pont, brise des bonheurs ; Rivière ne pouvait plus ne pas se demander «au nom de quoi ?»

«Ces hommes, pensait-il, qui vont peut-être disparaître, auraient pu vivre heureux.» Il voyait des visages penchés dans le sanctuaire d'or des lampes du soir. «Au nom de quoi les en ai-je tirés ?» Au nom de quoi les a-t-il arrachés au bonheur individuel ? La première loi n'est-elle pas de protéger ces bonheurs-là ? Mais lui-même les brise. Et pourtant un jour, fatalement, s'évanouissent, comme des mirages, les sanctuaires d'or. La vieillesse et la mort les détruisent, plus impitoyables que lui-même. Il existe peut-être quelque chose d'autre à sauver et de plus durable ; peut-être est-ce à sauver cette part-là de l'homme que Rivière travaille ? Sinon l'action ne se justifie pas.

– «Aimer, aimer seulement, quelle impasse!» Rivière eut l'obscur sentiment d'un devoir plus grand que celui d'aimer. Ou bien il s'agissait aussi d'une tendresse, mais si différente des autres. Une phrase lui revint : «Il s'agit de les rendre éternels...» Où avait-il lu cela ? «Ce que vous poursuivez en vous-même meurt.» Il revit un temple au dieu du

soleil des anciens Incas du Pérou. Ces pierres droites sur la montagne. Que resterait-il, sans elles, d'une civilisation puissante, qui pesait, du poids de ses pierres, sur l'homme d'aujourd'hui, comme un remords ? «Au nom de quelle dureté, ou de quel étrange amour, le conducteur de peuples d'autrefois, contraignant ses foules à tirer ce temple sur la montagne, leur imposa-t-il donc de dresser leur éternité ?» Rivière revit encore en songe les foules des petites villes, qui tournent le soir autour de leur kiosque à musique : «Cette sorte de bonheur, ce harnais...» pensa-t-il. Le conducteur de peuples d'autrefois, s'il n'eut peut-être pas pitié de la souffrance de l'homme, eut pitié, immensément, de sa mort. Non de sa mort individuelle, mais pitié de l'espèce qu'effacera la mer de sable. Et il menait son peuple dresser au moins des pierres, que n'ensevelirait pas le désert.

Vol de nuit. (Éd. Gallimard, 1931), chap. XIV.

André MALRAUX (1901–1976)

Après l'aventure (*La Voie royale*), les luttes révolutionnaires indochinoise (*Les Conquistadors*) et chinoise (*La Condition humaine*) ou allemande (*Le Temps du mépris*), Malraux continue à «transformer en conscience une expérience aussi large que possible», en présentant, par le film et par le roman, la guerre d'Espagne encore en cours. L'Espoir a tout naturellement un découpage cinématographique avec montage alterné de scènes ou séquences, perspectives visuelles saisissantes, narration nerveuse autour de dialogues essentiels ; le roman y ajoute de lui-même l'analyse, en situation, de mentalités et orientations politiques diverses. L'engagement idéologique mène Malraux jusqu'au bord du communisme dont le tente l'efficacité organisatrice ; on le voit partagé entre Mangin, qui remplit les fonctions de l'auteur dans l'aviation républicaine, et Manuel, ingénieur communiste en qui se forge un chef.

Militant antifasciste, André Malraux combat en 1936–1937 aux côtés des Républicains espagnols. Son engagement le conduit à écrire son roman *L'Espoir*, publié en décembre 1937, et à en tourner une adaptation filmée *Espoir*, sierra de Teruel en 1938. Il rejoint la Résistance en mars 1944 et participe aux combats lors de la Libération de la France. Après la guerre, il s'attache à la personne du général de Gaulle, joue un rôle politique au RPF, et devient, après le retour au pouvoir du général de Gaulle, ministre de la Culture de 1959 à 1969.

Il écrit alors de nombreux ouvrages sur l'art comme *Le Musée imaginaire ou Les Voix du silence* (1951) et prononce des oraisons funèbres mémorables comme lors du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon le 19 décembre 1964. En 1996, pour le 20^e anniversaire de sa mort survenue le 23 novembre 1976, ce sont les cendres de Malraux qui sont à leur tour transférées au Panthéon.

L'ESPOIR

L'action commence en 1936 avec le coup d'État de Franco, origine de la guerre civile. La partie *L'Illusion lyrique* montre Barcelone où l'armée reste loyale, et des opérations terrestres et aériennes, avant des dialogues qui définissent l'essentiel : «Le contraire d'être vexé, c'est la fraternité» et «L'Apocalypse veut tout, tout de suite [...] Notre modeste fonction [...] c'est d'organiser l'Apocalypse». *Exercice de l'Apocalypse* regroupe les actions autour de l'Alcazar de Tolède et se clôt sur l'exécution par les franquistes d'un officier loyaliste. *Etre et faire* montre l'action militaire sur tous les fronts, *Sang de gauche*, les secours aux civils bombardés et la défense militaire à Madrid assiégée. *L'Espoir* enfin développe l'activité aérienne, le cortège des aviateurs abattus dans la sierra et les contre-attaques victorieuses (provisoirement) des républicains, dont les progrès kilométriques scandent un ultime dialogue. Des scènes frappantes ne s'oublient pas : prise de l'hôtel Colon, attaque au lance-flammes, exécution de Hernandez, bombardement de Madrid, attaque aux chars, descente funèbre de la sierra.

«Aspects de la guerre»

Le récit de Malraux procède d'une technique simple et efficace : des instantanés, de courtes scènes dont la tension est uniquement interne. L'auteur ne fait pas de «phrases» : il donne à voir, sans plus, une réalité par elle-même chargée de pathétique et dont la leçon est immédiatement perceptible. La vie à Madrid vue par un journaliste américain, Shade, qui veut faire prendre conscience à ses concitoyens de la gravité de la lutte et de son importance ; une scène de front qui illustre les rudes nécessités du combat ; ces deux «témoignages» suffisent à montrer les aspects absurdes, inhumains, mais aussi héroïques de la guerre.

Au moment où, Paris obtenu, Shade fut appelé dans la salle des téléphones, un obus tomba tout près. Deux autres, plus près encore. Presque tous les occupants se jetèrent contre le mur opposé à la fenêtre. Malgré les lampes électriques, on devinait la profonde lueur rouge du dehors, et il semblait que ce fût l'incendie même qui tirât sur le Central¹² dont les treize étages de fenêtres étaient sans une ombre humaine. Enfin, un vieux journaliste moustachu se décolla de la paroi ; puis tous, l'un après l'autre : ils regardaient le mur comme s'ils y eussent cherché leur trace.

De nouveaux obus tombèrent. A peine moins près ; mais nul n'abandonna les places reprises. On dit que dans les assemblées, toutes les vingt minutes, un silence passe : l'indifférence passait.

Bientôt Shade put commencer à dicter. Pendant que se succédaient ses notes de la matinée, les obus se rapprochaient, les pointes des crayons sautant toutes ensemble sur

12 Le Central téléphonique.

les blocs de sténo à chaque explosion. Le tir cessa, et l'angoisse s'accrut. Les canons, là-bas, rectifiaient-ils leur tir ? On attendait. On attendait. On attendait. Shade dictait. Paris transmettait à New York.

«Ce matin, virgule, j'ai vu les bombes encadrant un hôpital où se trouvaient plus de mille blessés, point. Le sang que laissent derrière eux, virgule, à la chasse, virgule, les animaux blessés, virgule, s'appelle des traces, point. Sur le trottoir, virgule, sur le mur, virgule, était un filet de traces...»

L'obus tomba à moins de vingt mètres. Cette fois, ce fut une ruée vers le sous-sol. Dans la salle presque vide ne restaient que les standardistes et les correspondants «en ligne». Les standardistes écoutaient les communications, mais leur regard semblait chercher l'arrivée des obus. Les journalistes qui dictaient continuèrent à dicter : la communication coupée, ils ne la retrouveraient plus à temps pour l'édition du matin. Shade dictait ce qu'il avait vu au Palace.

«Cet après-midi, je suis arrivé, quelques minutes après une explosion, devant une boucherie : là où les femmes avaient fait queue étaient des taches ; le sang du boucher tué coulait de l'étal, entre les bœufs ouverts et les moutons pendus aux crochets de fer, sur le sol où l'entraînait l'eau d'une conduite crevée.

Et il faut bien comprendre que tout cela est pour rien.

Pour rien.

C'est bien moins la terreur que l'horreur qui secoue les habitants de Madrid. Un vieillard m'a dit, sous les bombes : «J'ai toujours méprisé toute politique, mais comment admettre de donner le pouvoir à ceux qui usent ainsi de celui qu'ils n'ont pas encore ?» Pendant une heure j'ai fait partie d'une queue devant une boulangerie. Il y avait là quelques hommes et une centaine de femmes. Chacun croit que rester au même endroit une heure est plus dangereux que de marcher. A cinq mètres de la boulangerie, de l'autre côté de la rue étroite, on mettait en bière les cadavres d'une maison éventrée, comme on le fait en ce moment dans chaque maison déchirée de Madrid. Quand on n'entendait ni canon ni avion, on entendait les coups de marteau résonner dans le silence. A côté de moi, un homme dit à une femme ; «Elle a le bras arraché, Juanita ; vous croyez que son fiancé l'épousera dans cet état-là ?» Chacun parlait de ses affaires. Au bout d'un moment une femme a crié : «Si c'est pas malheureux de manger comme nous mangeons!» Une autre a répondu, avec l'air grave et le style qu'elles ont toutes un peu pris à la Pasionaria¹³ : «Tu manges mal, nous mangeons mal, mais, avant, nous ne mangions pas bien ; et nos enfants, eux, mangent comme on n'a pas mangé chez nous depuis deux cents ans.» A l'approbation générale.

Tous ces éventrés, tous ces décapités sont suppliciés en vain. Chaque obus enfonce davantage le peuple de Madrid dans sa foi.

13 Héroïne de la lutte contre Franco.

Il y a cent cinquante milles places dans les abris, et un million d'habitants à Madrid. Dans les quartiers les plus visés n'existe aucun objectif militaire. Le bombardement va continuer.

Pendant que j'écris ceci, des obus éclatent de minute en minute sur les quartiers pauvres ; dans l'heure indécise du soir, la lueur des incendies est si forte qu'en cet instant, devant moi, le jour tombe sur une nuit couleur de vin. Le destin lève son rideau de fumée pour la répétition générale de la prochaine guerre ; compagnons américains, à bas l'Europe!

Sachons ce que nous voulons. Quand un communiste parle dans une assemblée internationale, il met le poing sur la table. Quand un fasciste parle dans une assemblée nationale, il met les pieds sur la table. Quand un démocrate – Américain, Anglais, Français – parle dans une assemblée internationale, il se gratte la nuque et il pose des questions. Les fascistes ont aidé les fascistes, les communistes ont aidé les communistes, et même la démocratie espagnole ; les démocraties n'aident pas les démocraties.

Nous, démocrates, nous croyons à tout, sauf à nous-mêmes. Si un État fasciste ou communiste disposait de la force des États-Unis, de l'Angleterre et de la France réunis, nous en serions terrifiés. Mais comme c'est *notre* force, nous n'y croyons pas.

Sachons ce que nous voulons. Ou bien disons aux fascistes : hors d'ici, sinon vous allez nous y rencontrer! – et la même phrase le lendemain aux communistes, si besoin est. Ou bien disons, une bonne fois : A bas l'Europe. L'Europe que je regarde de cette fenêtre n'a plus à nous enseigner ni sa force, qu'elle a perdue, ni sa foi de Maures¹⁴ qui brinquebalaient leurs Sacrés-Cœurs. Compagnons d'Amérique, que tout ce qui chez nous veut la paix, que tout ce qui hait ceux qui effacent les bulletins de vote avec le sang des bouchers tués sur leur étal, se détourne désormais de cette terre! Assez de cet oncle d'Europe, qui vient vous donner des leçons avec sa tête qui a perdu la raison, ses passions de sauvage et son visage de gazé.»

Dès qu'il eut fini de dicter, Shade monta au dernier étage, le meilleur observatoire de Madrid. Quatre journalistes étaient là, presque détendus : d'abord parce qu'ils étaient maintenant à l'air libre, que les lieux clos rendent l'angoisse plus intense, et ensuite parce que la lanterne du Central, plus petite que sa tour, semblait moins vulnérable. Le soir sans soleil couchant et sans autre vie que celle du feu, comme si Madrid eût été portée par une planète morte, faisait de cette fin de journée un retour aux éléments. Tout ce qui était humain disparaissait dans la brume de novembre crevée d'obus et roussie de flammes.

Une gerbe flamboyante fit éclater un petit toit dont Shade s'étonnait qu'il eût pu la cacher ; les flammes, au lieu de monter, descendirent le long de la maison qu'elles brûlèrent en remontant jusqu'au faite. Comme dans un feu d'artifice bien ordonné, à la fin de l'incendie des tourbillons d'étincelles traversèrent la brume : un vol de flammèches obligea les journalistes à se baisser. Quand l'incendie rejoignait les maisons déjà brûlées, il les éclairait par derrière, fantomatiques et funèbres, et demeurait longtemps à rôder derrière leurs lignes

14 Franco avait dans son armée les troupes du Maroc espagnol.

de ruines. Un crépuscule sinistre se levait sur l'Age du Feu. Les trois plus grands hôpitaux brûlaient. L'hôtel Savoy brûlait. Des églises brûlaient, des musées brûlaient, la Bibliothèque Nationale brûlait, le Ministère de l'Intérieur brûlait, une halle brûlait, les petits marchés de planches flambaient, les maisons s'écroulaient dans des envolées d'étincelles, deux quartiers striés de longs murs noirs rougeoyaient comme des grils sur des braises ; avec une solennelle lenteur, mais avec la rageuse ténacité du feu, par l'Atocha¹⁵, par la rue de Léon, tout cela avançait vers le centre, vers la Puerta del Sol¹⁶, qui brûlait aussi. C'est le premier jour..., pensa Shade. Les volées d'obus tombaient maintenant plus à gauche. Et du fond de la Gran Via¹⁷ que Shade surplombait et voyait mal, commença à monter, couvrant parfois la cloche des ambulances qui descendaient sans arrêt la rue, un son de litanies barbares. Shade écoutait de toute son attention ce son venu de très loin dans le temps, sauvagement accordé au inonde du feu : il semblait qu'après une phrase périodiquement prononcée, la rue entière, en manière de répons, imitât le battement des tambours funèbres : Dong-tongon-dong.

Enfin Shade, plus qu'il ne comprit, devina, car il avait entendu le même rythme un mois plus tôt : en réponse à une phrase qu'il n'entendait pas, le bruit de tambour humain scandait : *no pasaran*¹⁸. Shade avait vu la Pasionaria, noire, austère, veuve de tous les tués des Asturies, conduire dans une procession grave et farouche, sous des banderoles rouges qui portaient sa phrase fameuse «*Il vaut mieux être la veuve d'un héros que la femme d'un lâche*», vingt mille femmes qui, en réponse à une autre longue phrase indistincte, scandaient le même *no pasaran* ; il en avait été moins ému que de cette foule bien moins nombreuse, mais invisible, dont l'acharnement dans le courage montait vers lui à travers la fumée des incendies.

L'Espoir. (Éd. Gallimard, 1938). II^e partie, II, chap. x.

* * *

Manuel¹⁹, sa branche de pin à la main, sortait de la mairie où s'était tenu le conseil de guerre élu : assassins et fuyards étaient condamnés à mort. Contre les fuyards, les vrais anarchistes avaient été les plus fermes : tout prolétaire est responsable ; si ceux-ci avaient été abusés par les espions phalangistes, ils n'étaient pas excusables pour cela. Une auto passa, le double triangle de ses phares chiné de pluie.

15 L'une des principales rues de Madrid.

16 La place centrale de Madrid.

17 «La Grand-Rue», au centre de Madrid.

18 Ils ne passeront pas.

19 Jeune militant syndicaliste, chef d'un groupe de volontaires républicains.

«Ils pourront tranquillement bombarder Madrid», pensa Manuel : on ne voyait absolument rien.

Au moment où il passait devant la petite porte qu'il ne devinait que par la lumière du couloir, on se jeta sur lui et il se sentit pris aux jarrets. Dans la lumière pleine de pluie des torches électriques aussitôt allumées par Gartner²⁰ et ceux qui le suivaient, deux soldats de la brigade, à genoux dans la boue épaisse, enserraient ses jambes. Il ne voyait pas leur visage.

– On ne peut pas nous fusiller! criait l'un d'eux. Nous sommes des volontaires²¹! Faut leur dire!

Le canon s'était tu. L'homme ne criait pas le visage levé, mais vers la boue, et ses cris étaient enveloppés dans le grand chuchotement de la pluie. Manuel ne disait rien.

– On peut pas! On peut pas! cria l'autre à son tour. Mon colonel!

La voix était très jeune. Manuel ne voyait toujours pas les visages. Autour de chaque bonnet de police contre sa hanche, dans la tache confuse des torches, des gouttelettes qui semblaient monter du sol voltigeaient entre les lignes serrées de la pluie. Soudain, comme Manuel ne répondait toujours pas, l'un des deux condamnés recula son visage pour le regarder ; à genoux, le torse rejeté pour voir Manuel au-dessus de lui, les bras retombés en arrière sur ce fond de nuit et de pluie sans âge, il était celui qui paie toujours. Il avait sauvagement frotté son visage contre les bottes pleines de boue de Manuel ; son front et ses pommettes en étaient couverts, autour de la tache cadavérique des orbites restées blanches.

«Je ne suis pas le conseil de guerre», faillit répondre Manuel ; mais il eut honte de ce désaveu. Il ne trouvait rien à dire, sentait qu'il ne pouvait se délivrer du second condamné qu'en le repoussant du pied, ce qui lui était odieux, et restait immobile devant le regard fou de l'autre qui haletait, et sur la face de qui descendaient maintenant les rigoles de pluie battante, comme s'il eût pleuré de tout son visage.

Manuel se souvenait de ceux d'Aranjuez²² et de ceux du V^e corps²³ dans la même pluie, à la fin du matin, derrière leurs petits murs ; sa résolution de réunir le conseil de guerre n'avait pas été prise sans réflexion ; mais il ne savait que faire, pris entre l'hypocrisie et l'odieux : fusiller est assez sans ajouter la morale.

– Faut... leur dire! cria de nouveau celui qui le regardait. Faut... leur dire!

Que dirais-je ? pensait Manuel. La défense de ces hommes était dans ce que nul ne saurait jamais dire, dans ce visage ruisselant, bouche ouverte, qui avait fait comprendre à Manuel qu'il était en face de l'éternel visage de celui qui paie. Jamais il n'avait ressenti à ce point qu'il fallait choisir entre la victoire et la pitié. Incliné, il tenta d'écarter celui qui enserrait encore sa jambe : l'homme se cramponna furieusement, la tête toujours baissée comme s'il n'eût

20 Commissaire politique de la brigade internationale.

21 Ce sont en effet des volontaires qui ont trahi.

22 Après la chute de Tolède, il avait regroupé les débris de ses troupes dans les jardins d'Aranjuez.

23 Les milices communistes dont l'objectif était de reconstituer au plus tôt une armée régulière.

plus connu du monde entier que cette jambe qui l'empêchait de mourir. Manuel faillit tomber et pesa plus fort sur les épaules, sentant qu'il faudrait plusieurs hommes pour détacher celui-ci. Tout à coup, l'homme laissa retomber ses bras et regarda Manuel, de bas en haut, lui aussi : il était jeune, mais moins que Manuel ne l'avait cru. Il était au-delà de la résignation ; comme s'il eût tout compris – non seulement pour cette fois mais pour les siècles des siècles. Et, avec l'amertume indifférente de ceux qui parlent déjà de l'autre côté de la vie :

– Alors, t'as plus de voix pour nous, maintenant ? Manuel s'aperçut qu'il n'avait pas encore dit un mot.

Il fit quelques pas, et les deux hommes furent derrière lui.

L'odeur profonde de la pluie sur les feuilles et les branches recouvrit celle de laine et de cuir des uniformes. Manuel ne se retournait pas. Il sentait dans son dos les deux hommes à genoux dans la boue, le corps immobile, et dont les têtes le suivaient.

L'Espoir. (Éd. Gallimard). II^e partie, II, chap. XV.

Roger VAILLAND (1907–1965)

Embauché en 1928 comme journaliste à Paris-Midi, il est, cette même année, cofondateur éphémère de la revue expérimentale *Le Grand Jeu*. Dandy et libertin, il continue son métier de journaliste jusqu'à la guerre et fréquente les milieux littéraires. Replié à Lyon après la défaite de 1940, il s'engage en 1942, après une cure de désintoxication, dans la Résistance *aux côtés des gaullistes puis des communistes et écrit ses premiers textes comme Drôle de jeu* (Prix Interallié, 1945) où s'associent *désinvolture et Résistance*.

Auteur d'un essai sur Laclos, héritier des libertins progressistes du XVIII^e siècle, cet ancien surréaliste converti au communisme (avec lequel il prit ses distances à partir de 1956) n'est jamais meilleur romancier qu'en renonçant au didactisme, même habile et brillant, pour recourir à son expérience (Résistance dans *Drôle de Jeu*,) ou ses observations (L'Ain dans *Beau Masque*, Oyonnax dans *325 000 francs*, l'Italie du Sud dans *La Loi*, Paris dans *La Truite*). Sensualité et intelligence également aiguës, narration brève et souvent technique, regard froid, style vif et cru le caractérisent.

DROLE DE JEU

Drôle de jeu fait pivoter autour d'un résistant surnommé Marat tous les gens avec lesquels il a fonction de prendre contact : hauts fonctionnaires des transports, saboteurs de trains, personnes équivoques, militants jeunes etc. L'action est découpée en cinq journées

non consécutives de la fin de l'occupation (mars-avril 1944). Marat confie à un service clandestin d'accueil un étudiant communiste dénoncé par le père de celle qu'il aime et de justesse échappé à la Gestapo, Frédéric ; au ministère des transports, des dirigeants de la SNCF lui indiquent les actions à mener ; il est remarqué par un journaliste collaborateur des occupants ; dans un restaurant, il philosophe avec son chef de réseau, dit Caracalla. Une ancienne maîtresse de Marat veut voir ce chef pour délivrer son actuel amant emprisonné, mais ses équivoques inquiètent. Marat, près de Mâcon, va donner ses directives pour le groupe de sabotage de trains que dirige un curé de campagne ; il y trouve Annie, l'étudiante qu'aime Frédéric et que dégoûte la Résistance ; discussion, le train saute, Annie se rallie à Marat. Celui-ci, à Paris, démêle la culpabilité de son ancienne maîtresse, qui a fait arrêter Frédéric, au moment où Annie donnait son amour à Marat.

«Il ne faut pas jouer avec le feu...»

Pendant les préparatifs de l'attentat sur la voie ferrée, Annie crie sa volonté de désengagement à Marat, qui lui montre que l'action était peut-être un jeu pour elle, mais non pour ceux qui s'y risquent à fond ; le débat trouve, après mai 1968, des résonances actuelles. Comme Malraux, le narrateur larde le dialogue de notations qui nous rappellent les circonstances et le milieu ; mais la vivacité désinvolte, l'escrime agile et le «regard froid» de Marat ressortissent spécifiquement à la manière de l'auteur.

– Savez-vous que je trouve tout cela ridicule ? dit Annie. Ils marchent côte à côte, dans la Prairie, sur une piste vaguement marquée par les ornières des chars de foin de l'année précédente. Ils ont très peu parlé depuis leur départ de la ferme. Marat a prévenu des accidents du chemin, nommé les animaux dont les cris peuplent la nuit. Annie a interrogé : «Est-ce la chouette qui fait hou-hou ?», «Qu'est-ce que cette lumière à notre gauche ?»

– Qu'est-ce que vous trouvez ridicule ? demande Marat.

– Tout cela, dit-elle...

Et d'un ton narquois, feignant de compter sur ses doigts :

– ... l'attentat contre le train, les mots de passe, le «cloisonnement», les «liaisons», les gaullistes, la Résistance, la Pas-Résistance... Le Parti, oui, même le Parti... et puis nous tous, le curé, ses jeunes gens, Frédéric, vous, moi quand je suis avec vous... enfin toute cette histoire qui n'en finit pas et qui ne mène à rien...

– Toute cette histoire, répéta Marat... je vous suis mal... je ne vois pas où vous voulez en venir...

– Oui, tout ce jeu que vous faites semblant, les uns et les autres, de prendre au sérieux... Car enfin, vous jouez... j'imagine que vous, vous êtes assez cynique pour l'avouer...

en petit comité... Le curé joue au chef de bande : le Roi des Montagnes, Edmond About²⁴ lui a tourné la tête, il choisit mal ses auteurs... poser des bombes au clair de lune, faire dérailler un train, c'est évidemment un jeu passionnant... même pour un curé. Frédéric s'excite d'une autre manière : il joue à la Révolution, c'est lui l'Incorruptible, il s'imaginer Robespierre comme les gosses s'imaginent chauffeurs de locomotive ; en fin de compte il joue au même jeu que le curé, tous les jeux de garçons se ressemblent, il s'agit toujours de bousiller : bousiller le canapé du salon, le train de von X... ou le monde bourgeois...

Elle s'interrompt un instant pour souffler ou pour attendre un mot d'approbation.

«Elle n'est pas mécontente de la formule», pense Marat.

– Frédé, reprend-elle, remplace les problèmes tactiques par les débats intérieurs, la carte d'état-major par le «dictionnaire des cas de conscience» (à la manière marxiste) ; choisir entre l'amour et la révolution, ah! le beau débat que voilà, de quoi parler toute une nuit avec les copains... et bien entendu, c'est l'amour qui est jeté pardessus bord... tiens j'y pense, des deux ce n'est pas le curé, c'est Frédé qui est le jésuite...

– Y compris le vœu de chasteté.

– Ah! vous êtes au courant... Et vous, au fait, à quoi jouez-vous ?... Vous devez jouer à faire jouer les autres, le sale gosse qui pousse ses petits camarades à mettre des hannetons dans le tiroir du maître et qui regarde en ricanant la réaction produite... Vous aviez bien ménagé votre effet tout à l'heure : à brûle-pourpoint dans mon oreille : «Je suis chargé de vous transmettre les amitiés de Frédéric»... et moi qui ai dû rougir comme une gourde...

– Non, vous avez pâli...

– Hypocrite. Derrière votre maudite machine à cigarettes vous guettiez l'effet produit. Vous aviez l'air de bien vous amuser. Ne seriez-vous pas metteur en scène, dans le «civil»... ou fabricant de mélос ?

– Halte-là, ce n'est pas moi qui fabrique des mélос. Le père livre l'amant de sa fille²⁵, la fille doit choisir entre l'amour paternel, l'amour de la Patrie et l'amour tout court... le scénario n'est pas de moi, je n'ai fait que me mettre dans le ton, on n'aborde pas Chimène dans les mêmes termes qu'une «agrégative» de philosophie...

– Et tout cela vous fait rire... Vous êtes un infect individu.

– Vous savez, je suis trop ignorant du «détail humain» pour être véritablement ému... on ne m'a raconté que le thème de votre histoire, le synopsis²⁶ comme on dit maintenant...

24 Écrivain français (1828–1885), auteur, entre autres, du *Roi des Montagnes* (1857). Dans ce roman, il met en scène un vieux chef de bande qui dévalise avec ses hommes les voyageurs visitant les montagnes de l'Attique.

25 Annie.

26 Développement minimum d'un scénario de cinéma (environ 20 pages).

– Vous voyez, vous êtes forcé d’employer des mots de théâtre. Je vous dis que nous jouons... comme de sales gosses... ou de sales cabots²⁷. Attention! vous connaissez le proverbe : Il ne faut pas jouer avec le feu, jeu de mains, jeu de vilain. Frédéric et moi, nous avons tellement joué avec le feu qu’un peu plus il était pris, torturé, fusillé... et il est encore loin d’être en sécurité ; mon pauvre père a été amené à faire une saloperie qui doit sacrement l’empêcher de dormir ; et moi, si je n’étais pas, comme dit maman, une sans-cœur, je devrais passer le reste de ma vie à pleurer ; je ne vaudrais guère mieux. Drôle de jeu.

– Il y a un autre proverbe qui dit : Qui perd, gagne...

– Faites donc de l’esprit. Je ne me sentirais pas le cœur léger si je venais d’envoyer de pauvres garçons – qui jouent à la guerre avec de vrais fusils – faire sauter un train – un train dans lequel des hommes que vous n’avez jamais vus et dont, somme toute, vous ne savez rien, sont en train de dormir paisiblement. Vous ne pensez pas que ces jeunes gens peuvent être tués, là, tout près de nous, dans cinq minutes, pendant que nous serons en train de bavarder au clair de lune ? Avez-vous déjà vu le cadavre d’un jeune homme, avec un tout petit trou dans la tête ? Moi, je l’ai vu : c’est bête, la mort d’un jeune homme, impardonnablement bête. Le petit trou dans la tête est sans commune mesure possible avec l’amusement que leur procurera le train qui sautera et la satisfaction d’amour-propre que vous en tirerez. On ne peut pas peser ces choses-là, mettre sur un plateau un attentat contre un ministre, une chose comme on en lit dans les manuels d’histoire, loin de nous, abstraite en quelque sorte, et sur l’autre plateau la chose la plus irrémédiablement concrète : la mort d’un homme. On n’a pas le droit de jouer avec la mort. J’ai beaucoup réfléchi depuis que je suis ici...

Annie parle sans éclat de voix, sans véhémence, sur un ton bas et monotone, comme si elle se confessait.

«Elle se dépêche, pense Marat, de débarrasser les idées que depuis huit jours, elle tourne et retourne dans la solitude. Elle a sauté sur l’occasion de parler devant quelqu’un de son milieu, de son langage. Elle doit avoir déjà vingt fois dit ces mots, devant des auditoires imaginaires, pendant que Mme Favre préparait les gaudes²⁸ et que le fils Favre s’excitait en essayant de regarder par la fente de son corsage...»

Soudain, sans qu’ils l’aient vu venir, un homme se trouve devant eux, au milieu de la piste :

– Halte-là! crie-t-il, en braquant une mitrailleuse.

Il siffle et de nouvelles silhouettes surgissent, de jeunes gens vêtus de tuniques militaires sans les boutons réglementaires et de toutes les espèces de vieux vêtements que l’on met pour aller aux champs, coiffés de bérets et de casquettes, musette au côté, mitrailleuse ou fusil sur l’épaule, bandes de cartouches attachées autour du buste par des ficelles ou des lanières de toile.

27 Cabotins, acteurs.

28 Bouillie de farine de maïs.

- La Manche, dit Marat d'une voix forte, est plus large que la Seine...
L'homme abaisse sa mitraille.
- Qu'est-ce que vous faites dans la Prairie à cette heure-ci ? demande-t-il.
- Ça doit ressembler à ce que vous y faites vous-mêmes.
- Où allez-vous ?
- Par là!

Marat désigne l'horizon occidental d'un geste large.

- Enfin, puisque vous avez le mot de passe, je dois vous laisser aller...

Les jeunes gens s'approchent l'un après l'autre pour regarder Annie. Ils parlent à voix basse. Plusieurs rient.

- Vous pouvez faire de mauvaises rencontres, dit encore l'homme.
- Vous nous protégerez, répond Marat.

Il prend le bras d'Annie et l'entraîne. Ils entendent la voix qui bougonne :

- Drôle d'endroit pour faire du plat à sa bonne amie...

Les silhouettes s'évanouissent dans la nuit.

– Qu'est-ce que je vous disais, s'écrit Annie, en voilà encore qui jouent : la police de la Prairie ; s'ils étaient à cheval, ce serait tout à fait du Fenimore Cooper²⁹. Pauvres gosses ! Si votre fichue expédition tourne mal, ils auront tout à l'heure toute la garnison de Mâcon sur le dos ; ils ne pourront pas crier pousse, dire que ça « compte pour du beurre », que ce n'est plus du jeu : ce sacré jeu-là, quand on l'a déclenché on ne peut plus l'arrêter...

« Vous rappelez-vous l'histoire idiote qui courait les rues, il y a deux ans ? C'est à bord d'un voilier encalminé³⁰, en plein océan ; calme plat, ennui sans borne ; un passager organise un jeu, je ne sais plus quoi, ça aboutit à mettre le feu aux poudres, le navire saute et il ne reste plus sur l'Océan sans borne qu'une poutre à la dérive, sur laquelle, miraculeusement sauvé, le perroquet du bord répète inlassablement : « Pour un jeu de con, c'est un jeu de con. » Mon cher camarade, voilà la morale de notre histoire.

– Joli, dit Marat... Tout ce que vous venez de dire – si joliment – ne prouve qu'une chose, c'est qu'à l'origine la « Résistance » n'a répondu à aucun besoin profond, n'a été qu'un jeu... pour vous... et sans doute pour pas mal de petits bourgeois et bourgeoises de France ; quand ça devient dangereux, vous criez pousse...

Drôle de jeu. (Éd. Buchet-Chastel), 3^e journée, VI.

29 Romancier américain (1789–1851), auteur de récits d'aventures avec des Indiens ; écrivit *La Prairie* en 1828.

30 Sous l'influence d'un temps parfaitement calme.